

# Le grand Meaulnes

Alain-Fournier



EASY READERS  
ER  
LECTURES FACILES

CONTEMPORAIN B

ASCHEHOUG/ALINEA *Danemark*  
GYLDENDAL NORSK FORLAG *Norvège*  
ERNST KLETT VERLAG *Allemagne*  
ARCOBALENO *Espagne*  
LIBER *Suède*  
WOLTERS/NOORDHOFF *Hollande*  
EMC CORP. *États-Unis*  
HEINEMANN *Australie*  
EUROPEAN SCHOOLBOOKS PUBLISHING LTD. *Royaume Uni*  
WYDAWNICTWO LEKTORKLETT *Pologne*  
KLETT KIADO KFT. *Hongrie*  
EGMONT C.R. *République Tchèque*  
ITALIA SHOBO *Japon*  
LOESCHER EDITORE *Italie*  
NÜANS KITAPÇILIK *Turquie*  
SBS *Brésil*  
KOSMOS FLORAS BOOKSHOPS *Grèce*  
DZS, INC. *Slovénie*  
EUROBOOKS *Slovaquie*

Un EASY READER a été abrégé et simplifié pour en faire une lecture à la portée des étudiants en français.  
Les structures et les mots et expressions employés sont parmi les plus courants de la langue française.  
Les mots peu usuels ou difficiles à comprendre sont expliqués par des dessins ou des notes.  
Voir liste des ouvrages parus à page 3 de la couverture.  
Pour vos études ... pour votre plaisir ...  
Perfectionnez votre français ... grâce à EASY READERS.  
EASY READERS sont également en vente en allemand,  
anglais, espagnol, italien et russe.

092012



4.50

SM 02/08

COLEG CYMUNEDOL ABERGELE  
ABERGELE COMMUNITY COLLEGE  
CANOLFAN ADNODDAU DYSGU  
LEARNING RESOURCE CENTRE  
NTEI

# LE GRAND MEAULNES



COLEG CYMUNEDOL ABERGELE  
ABERGELE COMMUNITY COLLEGE  
CANOLFAN ADNODDAU DYSGU  
LEARNING RESOURCE CENTRE

*90150112* Les structures et le vocabulaire de ce livre sont fondés sur  
une comparaison des ouvrages suivants :  
Börje Schlyter : Centrala Ordförrådet i Franskan  
Albert Raasch : Das VHS-Zertifikat für Französisch  
Etudes Françaises – Echanges  
Sten-Gunnar Hellström, Sven G. Johansson : On parle français  
Ulla Brodow, Thérèse Durand : On y va

Rédacteur de serie : Ulla Malmmose

RÉDACTEUR  
Ellis Cruse, *Danemark*

CONSEILLERS  
Monica Rundström, *Suède*  
Otto Weise, *Allemagne*  
Ragnhild Billaud, *Norvège*  
Harry Wijsen, *Pays-Bas*  
Terence Newcombe, *Grande-Bretagne*  
André Fertey, *USA*

Dessin de la couverture : Mette Plesner  
Photo de la couverture : © Kirsten Klein/Billedhuset  
Illustrations : Oskar Jørgensen

© 1970 par ASCHEHOUG/ALINEA  
ISBN-10 Danemark 87-23-90322-8  
ISBN-13 Danemark 978-87-23-90322-8  
[www.easyreader.dk](http://www.easyreader.dk)

Easy Readers

EGMONT

Imprimé au Danemark par  
Sangill Grafisk Produktion, Holme Olstrup

## ALAIN-FOURNIER (1886-1914)

naquit en 1886 à La Chapelle-d'Angillon. Il passa son enfance en *Sologne*, où ses parents étaient *instituteurs*, puis commença ses études secondaires à Paris, mais revint étudier la philosophie dans son *pays natal*. Plus tard, il se lie d'une grande amitié avec Jacques Rivière (qui épousera en 1909 sa jeune sœur Isabelle). Avec lui, il découvre tous les arts : peinture, musique et surtout littérature. Ils se passionnent pour de jeunes écrivains encore inconnus – mais qui deviendront les grands noms de notre époque : Claudel, Péguy et Valéry.

En 1905, il fait connaissance d'une jeune fille qui, sous le nom d'Yvonne de Galais, sera l'héroïne de son chef-d'œuvre, LE GRAND MEAULNES. Mais la rencontre fut brève, et Alain-Fournier ne devait retrouver la jeune femme que huit ans plus tard, mariée et mère de deux enfants.

C'est quelques mois après cette deuxième rencontre que parut LE GRAND MEAULNES, qu'il avait commencé huit ans plus tôt, et qui est l'histoire de cette période de sa vie et du grand amour qui le marqua pour toujours.

Un an plus tard, il était tué aux Eparges, pendant la première guerre mondiale.

Sa sœur Isabelle publia, après la mort de son mari, Jacques Rivière, en 1925, la très importante CORRESPONDANCE des deux amis, ainsi que les LETTRES AU PETIT B. (un ami du lycée) et les LETTRES D'ALAIN-FOURNIER A SA FAMILLE.

---

la *Sologne*, région au sud de Paris, près de la Loire  
*instituteur*, maître qui fait la classe aux enfants

*pays* ici : régio COLEG CYMUNEDOL ABERGELE  
ABERGELE COMMUNITY COLLEGE  
CANOLFAN ADNODDAU DYSGU  
LEARNING RESOURCE CENTRE

General

02/08

0970.12

ABF

440.964

80(20

NO. 10021

384

20000

100500

## PREMIÈRE PARTIE

Il arriva chez nous un dimanche de novembre 1890.

Je continue à dire «chez nous», bien que la maison ne nous appartienne plus. Nous avons quitté le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y reviendrons certainement jamais.

Nous habitions les *bâtiments* du *Cours supérieur* du *bourg* Sainte-Agathe. Mon père, que j'appelais M. Seurel comme les autres élèves, y dirigeait à la fois le Cours supérieur et le Cours moyen. Ma mère faisait la petite classe.

C'était une longue maison rouge, avec cinq *portes vitrées* et une cour immense. Sur le côté nord, la route qui menait vers La Gare, à trois kilomètres; au sud et par derrière, des champs, des jardins et des *prés*, tel est le plan de cette maison où je passai les jours les plus *tourmentés* et les plus chers de ma vie.

Vers la fin des vacances, il y a bien longtemps, une voiture de paysan nous avait déposés, ma mère et moi, devant la petite *grille*. Ma mère, que nous appelions Millie, et qui était la *maîtresse de maison* la plus *ordonnée*

---

*bâtiment*, construction

*Cours supérieur*, école où l'on se prépare à devenir instituteur  
*bourg*, petite ville

*porte vitrée* et *grille*, voir illustration pages 8 et 9

*pré*, petit terrain couvert d'herbe

*tourmenté*, agité et douloureux

*maîtresse de maison*, femme qui s'occupe de sa maison  
*ordonné*, qui aime bien l'ordre

que j'aie jamais connue, était entrée aussitôt dans les pièces remplies de *poussière*, et tout de suite elle avait constaté avec désespoir que nos meubles ne tiendraient jamais dans une maison si mal construite. Quant à moi, j'étais resté là, dans cette cour étrangère, les deux mains appuyées aux *barreaux du portail*.

C'est ainsi, du moins, que j'imagine aujourd'hui notre arrivée. Car aussitôt que je veux retrouver le lointain souvenir de cette première soirée d'attente dans notre cour de Sainte-Agathe, déjà ce sont d'autres attentes que je me rappelle. Et si j'essaie d'imaginer la première nuit que je dus passer dans ma *mansarde*, déjà ce sont d'autres nuits que je me rappelle; je ne suis plus seul dans cette chambre; une grande ombre inquiète passe le long des murs et se promène. Tout ce paysage *paisible* – l'école, le champ du *père Martin*, avec ses trois arbres au milieu, le jardin dès quatre heures chaque jour rempli de femmes en visite – est à jamais, dans ma mémoire, agité, transformé par la présence de celui qui *bouleversa* toute notre *adolescence* et dont la fuite même ne nous a pas laissé de repos.

Nous étions pourtant depuis dix ans dans ce pays lorsque Meaulnes arriva.

J'avais quinze ans. C'était un froid dimanche de

---

*poussière*, saleté transportée par l'air

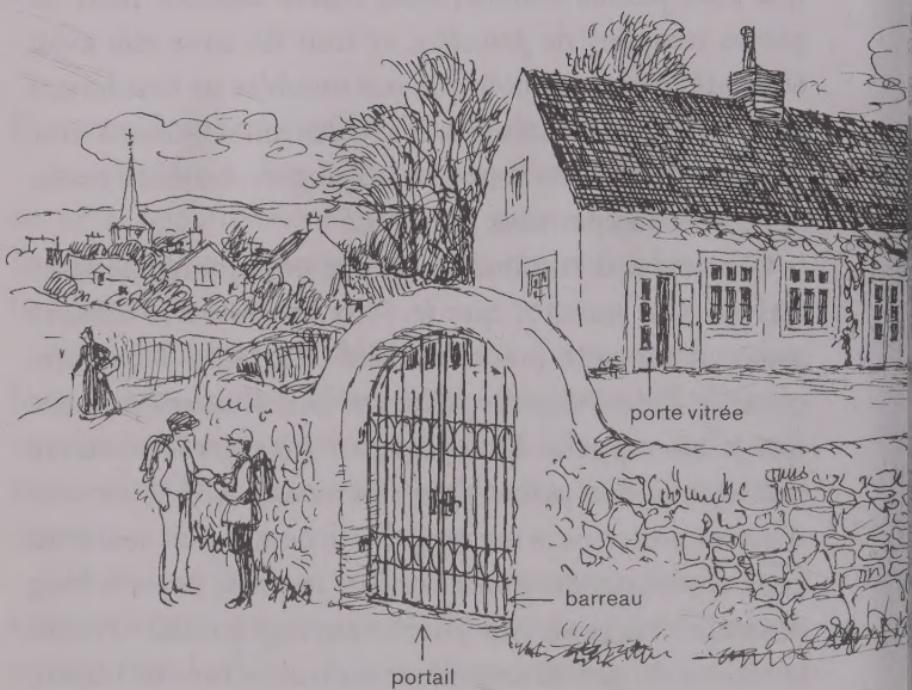
*barreau*, *portail* et *mansarde*, voir illustration pages 8 et 9

*paisible*, qui inspire la paix

*père*, ici : curé

*bouleverser*, marquer profondément, transformer

*adolescence*, âge qui suit l'enfance



novembre, le premier jour d'automne qui fit penser à l'hiver. Après la messe de dix heures, je rentrai à la maison et vis aussitôt qu'il se passait quelque chose. La petite grille était ouverte à moitié, et dans la cour se trouvait une femme aux cheveux gris, au visage maigre et fin, mais marqué par l'inquiétude. Elle semblait chercher quelqu'un.

— Où est-il passé? mon Dieu! disait-elle *à mi-voix*. Il était avec moi *tout à l'heure*. Est-il déjà rentré dans la maison? Il *s'est peut-être sauvé* . . .

*à mi-voix*, à voix basse

*tout à l'heure*, il y a un instant; ou : dans un instant  
*se sauver*, fuir



Et, entre chaque phrase, elle frappait à la fenêtre trois petits coups.

Mais personne ne venait ouvrir à la visiteuse inconnue. Millie était sans doute en train de *coudre* au fond de la chambre rouge, sans rien entendre.

Je priai la femme d'entrer dans la salle à manger, et la fis asseoir dans un grand fauteuil. Ensuite, j'appelai ma mère qui entra, et, apercevant l'inconnue, s'arrêta, *embarrassée*.

La femme commença de s'expliquer, sans la moindre

---

*coudre*, faire des vêtements  
*embarrassé*, avec un sentiment de gêne

gêne, de parler de son fils, avec un air supérieur et mystérieux qui nous *intrigua*.

Ils étaient venus tous les deux, en voiture, de La Ferté-d'Angillon, à quatorze kilomètres de Sainte-Agathe. *Veuve*, et très riche, d'après ce qu'elle nous fit comprendre, elle avait perdu le plus jeune de ses deux enfants. Elle avait décidé de mettre l'aîné, Augustin, en *pension* chez nous pour qu'il suive le Cours supérieur.

Et aussitôt, elle se mit à parler de son fils avec admiration : il aimait lui faire plaisir, et parfois il suivait le bord de la rivière, jambes nues, pendant des kilomètres, pour lui rapporter des œufs de *poules d'eau* ou de *canards sauvages*, cachés dans l'herbe.



poule d'eau



canard sauvage

Soudain, ma mère fit signe à la dame de se taire, et nous entendîmes du bruit dans le *grenier*, et quelques instants après, quelqu'un descendit les marches de l'escalier qui donnait dans la cuisine. La porte s'ouvrit et nous vîmes un grand garçon de dix-sept ans environ. Son chapeau de paysan était mis en arrière, et sa *blouse* noire était tenue par une *ceinture* que portent les écoliers.

---

*intriguer*, exciter la curiosité

*veuf, veuve*, qui a perdu sa femme (son mari)

*pension*, école où les élèves habitent

*grenier*, dernier étage d'une maison, sous le toit



– Te voilà, Augustin! dit la dame.

Il sourit, et, avant que personne ait pu lui demander aucune explication, il dit, en me regardant :

– Tu viens dans la cour?

J'hésitai une seconde. Puis, comme Millie ne me retenait pas, je pris ma *casquette* et j'allai vers lui.

Aussitôt dehors, il me dit :

– Tiens, j'ai trouvé ça dans ton grenier. Tu n'y avais donc jamais regardé?

Il tenait à la main deux vieilles *fusées* qu'il *enfonça* dans le sable, puis tira de sa poche – à ma grande surprise, car cela nous était absolument interdit – une *boîte d'allumettes*. Se baissant doucement, il mit feu à la *mèche*. Puis, me prenant par la main, il m'éloigna.

Un instant après, ma mère sortit avec la mère de Meaulnes, après avoir fixé le prix de pension, et elle vit monter devant elle deux grandes *étoiles* rouges et blanches. Elle m'aperçut au fond de la cour, tenant par la main le grand garçon. Elle n'osa rien dire.

Et le soir, au dîner, il y eut à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, la tête basse, sans *se soucier* de nos trois regards fixés sur lui.

---

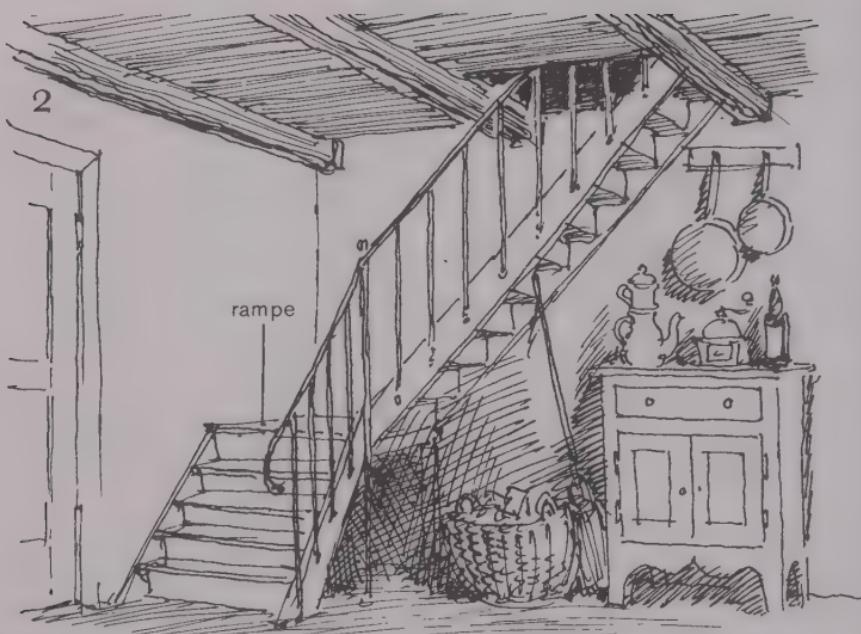
*casquette*, *fusée*, *boîte d'allumettes*, *mèche* et *étoile*, voir illustration  
page 11

*enfoncer*, faire pénétrer

*se soucier (de)*, faire attention (à)

## Questions

1. La maison où vit l'auteur vous paraît-elle accueillante?
2. Pourquoi le petit garçon appelle-t-il son père Monsieur Seurel?
3. Quelle est la différence d'âge et de caractère entre l'auteur et Augustin?



L'arrivée d'Augustin Meaulnes fut pour moi le commencement d'une vie nouvelle.

Avant sa venue, lorsque le cours était fini, à quatre heures, une longue soirée de *solitude* commençait pour moi. Pendant que ma mère préparait le repas, je montais les marches de l'escalier du grenier, je m'asseyais sans rien dire, la tête appuyée aux barreaux froids de la *rampe*, et je la regardais allumer son feu dans l'étroite cuisine.

Mais quelqu'un est venu qui m'a enlevé à ces plaisirs d'enfant paisible. Quelqu'un a soufflé la bougie qui éclairait pour moi le doux visage *maternel* penché sur le repas du soir. Quelqu'un a éteint la lampe autour de

---

*solitude*, le fait d'être seul  
*souffler la bougie*, faire disparaître la lumière  
*maternel*, de la mère

laquelle nous étions une famille heureuse pendant les longues soirées d'hiver. Et celui-là, ce fut Augustin Meaulnes, que les autres élèves appellèrent bientôt le grand Meaulnes. L'école cessa d'être *désertée* le soir, après quatre heures. Il y avait toujours, après le cours, dans la classe, une vingtaine de grands élèves serrés autour de Meaulnes. Et c'étaient de longues discussions, des disputes qui n'en finissaient plus, au milieu desquelles je me glissais avec inquiétude et plaisir.

Il m'arrivait aussi d'accompagner ces jeunes gens, quand, sur l'*initiative* de Meaulnes, ils partaient tous au bourg. Nous entrions dans les boutiques, et, en nous voyant, les gens disaient :

– Voilà, les étudiants.

En général, à l'heure du dîner, nous nous trouvions chez Desnoues, le *maréchal-ferrant*. Sa boutique était une ancienne *auberge*, avec une grande *porte à deux battants* qu'on laissait ouverte. Parfois des gens arrêtaient leur voiture pour causer un instant, parfois un écolier comme nous, regardait sans rien dire.

Et c'est là que tout commença, environ huit jours avant Noël.

---

Un jour, après la dernière *récration*, M. Seurel entra

*déserter*, abandonner (en parlant d'un lieu)

*initiative*, action de qn qui aime organiser

*maréchal-ferrant*, *porte à deux battants*, voir illustration page 16

*auberge*, petit hôtel de campagne

*récration*, temps entre les classes où les élèves jouent et s'amusent

porte à deux battants



dans la classe en frappant d'un grand coup de *poing* sur la table pour obtenir le silence. Aussitôt le bruit s'arrêta, et il demanda :

— Qui est-ce qui ira demain en voiture à la gare avec François, pour chercher M. et Mme Charpentier?

C'étaient mes grands-parents que les élèves connaissaient bien.

A la question de M. Seurel, une dizaine de voix répondirent, criant joyeusement ensemble :

— Le grand Meaulnes! le grand Meaulnes!

Mais M. Seurel *fit semblant* de ne pas entendre, et me dit froidement :

---

*poing*, la main fermée

*faire semblant*, faire comme si

– Allons, François. Ce sera Mouchebœuf qui t'accompagnera!

Et chacun regagna sa place en silence.

A quatre heures, dans la grande cour glacée, sous une pluie battante, je me trouvai seul avec Meaulnes. Je me rappelle ce soir-là comme un des grands soirs de mon adolescence. C'était en moi un *mélange* de plaisir et d'inquiétude : je craignais que mon compagnon ne m'enlève cette pauvre joie d'aller à la gare en voiture. Et pourtant j'attendais de lui, sans oser me l'avouer, quelque action extraordinaire qui bouleverserait tout.

## Questions

1. Pourquoi l'arrivée d'Augustin change-t-elle la vie de François?
2. Quelle est l'influence d'Augustin sur les autres élèves?

---

*mélange*, action de mêler, mettre ensemble plusieurs choses

A une heure de l'après-midi, le lendemain, la classe du Cours supérieur est claire, au milieu du paysage gelé, comme un bateau sur l'Océan. Depuis le début du cours, je ne cesse de regarder par la fenêtre, car je me suis aperçu que Meaulnes n'était pas rentré après la récréation de midi. Son voisin de table a bien dû s'en apercevoir aussi.

Je sais que Meaulnes est parti. Plus exactement, je le *soupçonne* de s'être échappé. Il aura demandé la *jument* de la ferme pour aller chercher M. et Mme Charpentier.

Au moment même où M. Seurel va terminer la classe, trois voix à la fois crient du fond de la classe :

– Monsieur! Le grand Meaulnes est parti!

En même temps, un homme frappe à la porte et l'ouvre toute grande, sans même attendre de réponse. Il lève son chapeau et demande :

– Excusez-moi, monsieur, c'est vous qui avez donné la permission à un de vos élèves de prendre la voiture avec la jument pour aller à Vierzon chercher vos parents? On l'a vu partir au galop, et nous avons eu des soupçons . . .

– Mais pas du tout! répond M. Seurel.

Et aussitôt c'est dans la classe une agitation *incroyable*.

*soupçonner*, ici : supposer

*jument*, femelle du cheval

*incroyable*, qu'on ne peut pas croire

Les trois premiers élèves, près de la sortie, se sont précipités à la porte.

Mais il est trop tard. Le grand Meaulnes s'est échappé.

— Tu iras tout de même à la gare avec Mouchebœuf, me dit M. Seurel. Meaulnes ne connaît pas le chemin de Vierzon. Il se perdra en route, et il ne sera pas au train pour trois heures.



Lorsque j'eus ramené de la gare les grands-parents, et lorsqu'après le dîner, assis devant la haute cheminée, ils commencèrent à raconter tout ce qui leur était arrivé depuis les dernières vacances, je m'aperçus bientôt que je ne les écoutais pas.

Ce soir-là, tous ceux que j'aimais étaient réunis dans notre maison, et pourtant je ne cessais d'écouter tous les bruits de la nuit et d'attendre qu'on ouvrît notre porte.

J'imaginais le roulement de voiture qui s'arrêterait soudain devant la porte. Meaulnes sauterait de la *carriole* et entrerait comme si rien ne s'était passé . . . Ou peut-être irait-il d'abord ramener la jument à la ferme, et

j'entendrais bientôt son pas sur la route et la grille s'ouvrir . . .

Mais rien. La grand-mère répétait avec embarras sa dernière phrase, que personne n'écoutait.

— C'est ce garçon qui vous fait de la peine? dit-elle enfin.

A la gare, en effet, je lui avais posé des questions. Mais elle n'avait vu personne, à l'arrêt de Vierzon, qui ressemblât au grand Meaulnes. Sur la route du retour, dans le calme de l'après-midi gelé, des cris d'oiseaux ou des appels d'enfants montaient, et, chaque fois, cela me faisait *tressaillir* comme si cela avait été la voix de Meaulnes m'invitant à le suivre au loin . . .

Tandis que je *repassais* tout cela *dans mon esprit*, l'heure arriva de se coucher. Mon père avait pris la lampe et, au moment de fermer la porte à clef, il entendit un bruit de voitures. Il s'avança sur le bord des marches et leva la lumière au-dessus de sa tête pour voir ce qui se passait.

C'étaient bien deux voitures arrêtées, le cheval de l'une attaché derrière l'autre. Un homme avait sauté à terre et hésitait :

— Pourriez-vous m'indiquer la maison de M. Fromentin, *propriétaire* de la «Belle-Etoile»? J'ai trouvé sa voiture et sa jument qui s'en allaient sans conducteur, le long d'un chemin près de la route de Saint-Loup-des-Bois. Il

---

*tressaillir*, trembler soudainement, sous l'effet de la peur, de la surprise, etc.

*repasser dans son esprit*, penser sans cesse à qc  
*propriétaire*, personne à qui une chose appartient

n'y a aucune *trace* de voyageur, pas même une *couverture*. La bête est fatiguée.

Nous étions là, *stupéfaits*. Mon père s'approcha. Il éclaira le cheval avec sa lampe.

- Vous pouvez le laisser ici, dit-il, je le reconduirai moi-même à la Belle-Etoile.

Ainsi, pensait-il, nous pourrions ramener la voiture sans dire ce qui s'était passé. Ensuite, on déciderait de ce qu'il faudrait raconter aux gens du pays et écrire à la mère de Meaulnes . . .

Et nous avons gardé pour nous seuls notre inquiétude qui dura trois longues journées.

## Questions

1. Comment M. Seurel apprend-il la fuite du grand Meaulnes?
2. Quelle est la première réaction de M. Seurel et des élèves devant la fuite de Meaulnes?
3. Quels sont les sentiments de l'auteur devant le fait que Meaulnes a disparu?
4. Pourquoi la situation devient-elle plus grave à la fin de la journée?

---

*trace*, marques indiquant le passage d'un homme ou d'un animal  
*couverture*, voir illustration page 19  
*stupéfait*, fortement surpris

Le quatrième jour fut un des plus froids de cet hiver-là.  
La triste classe d'hiver commença . . .

Un coup brusque à la fenêtre nous fit lever la tête. Debout contre la porte, nous aperçumes le grand Meaulnes secouant avant d'entrer la *neige* de sa blouse, la tête haute et comme *ébloui*.

Les deux élèves du banc le plus proche de la porte se précipitèrent pour ouvrir, et Meaulnes se décida enfin à pénétrer dans l'école.

Son air de voyageur fatigué, *affamé*, mais *émerveillé*, nous donna un étrange sentiment de plaisir et de curiosité.

Il s'avança vers M. Seurel et dit, d'un ton très assuré :

— Je suis rentré, monsieur.

— Je le vois bien, répondit M. Seurel, en le regardant avec surprise. Allez vous asseoir à votre place.

Et la classe reprit comme avant. De temps à autre le grand Meaulnes se tournait de mon côté, puis il regardait par la fenêtre. Mais bientôt la chaleur lourde de la classe l'*endormit*. Sursautant brusquement, il leva le bras à demi, et dit :

*neige*, eau gelée qui tombe du ciel en petites masses blanches  
*ébloui*, qui a la vue troublée par une lumière trop vive; ici : qui a l'air de sortir d'un rêve

*affamé*, qui n'a pas mangé depuis longtemps  
*émerveillé*, avec un sentiment de bonheur  
*endormir*, faire dormir

— Je voudrais aller me coucher, monsieur. Voici trois nuits que je ne dors pas.

— Allez! dit M. Seurel, qui avait peur qu'il y ait des troubles dans la classe.

Le soir, Meaulnes descendit pour assister au dîner. Nous nous retrouvâmes après, dans la même chambre, au grenier. Il s'assit sur son lit bas, mais aussitôt il se leva et se mit à marcher *de long en large* dans la chambre, tout en se déshabillant. La bougie, qu'il avait posée sur une petite table, jetait sur le mur son ombre *gigantesque*.

Je me souviens, en cet instant, du grand écolier paysan, nu-tête, car il avait posé sa casquette sur une chaise avec ses autres vêtements. Il portait un étrange *gilet* de soie, au lieu du petit gilet à boutons de métal qu'il portait généralement.

Soudain, il posa la main sur son gilet et, sortant de sa *rêverie*, il tourna la tête vers moi et me regarda d'un œil inquiet. J'avais un peu envie de rire. Il sourit en même temps que moi et son visage s'éclaira.

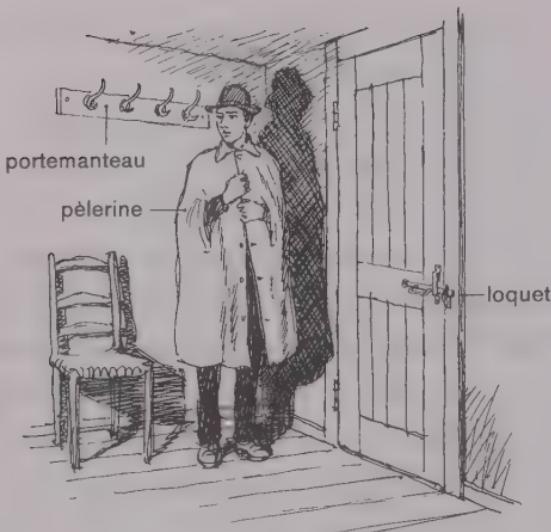
— Oh! dis-moi ce que c'est, dis-je à voix basse. Où as-tu pris ce gilet?

Mais son sourire s'éteignit aussitôt, et il se coucha sur son lit et souffla la bougie.

Vers le milieu de la nuit je m'éveillai soudain.

---

*de long en large*, dans un sens, puis dans l'autre  
*gigantesque*, qui est très grand  
*gilet*, vêtement, sans manches, que l'on porte entre la chemise et le veston  
*rêverie*, état de l'esprit qui s'abandonne à des souvenirs, à des images



Meaulnes était au milieu de la chambre, debout, sa casquette sur la tête, et il cherchait quelque chose au *portemanteau*, une *pèlerine* qu'il mit sur le dos . . .

La chambre était très obscure, et un vent noir et froid soufflait dans le jardin et sur le toit.

*Je me dressai* un peu et je lui criai tout bas:

– Meaulnes! tu repars?

Il ne répondit pas. Alors, tout à fait *affolé*, je dis:

– Eh bien, je pars avec toi. Il faut que tu m'emmènes.

Et je sautai de mon lit.

Il s'approcha, me saisit par le bras, me forçant à m'asseoir sur le lit, et il me dit:

– Je ne peux pas t'emmener, François. Si je connaissais bien mon chemin, tu m'accompagnerais. Mais il faut d'abord que je retrouve sur un plan l'endroit où j'ai été. J'ai essayé, et je n'y arrive pas.

---

*se dresser, se lever*

*affoler*, rendre comme fou; faire très peur

- Alors, tu ne peux pas repartir non plus?
- C'est vrai, c'est bien inutile... fit-il, *découragé*. Allons, recouche-toi. Je te promets de ne pas repartir sans toi.

Et il reprit sa promenade de long en large dans la chambre. Je n'osais plus rien lui dire. Il marchait, s'arrêtait, repartait plus vite. Il avait l'air de quelqu'un qui, dans sa tête, recherche des souvenirs et soudain pense avoir trouvé, puis recommence à chercher...

Ce ne fut pas la seule nuit où, réveillé par le bruit de ses pas, je le trouvai ainsi, vers une heure du matin, marchant à travers la chambre et les greniers.

Plusieurs fois, durant le mois de janvier et la première quinzaine de février, je fus ainsi tiré de mon sommeil. Le grand Meaulnes était là, debout, sa pèlerine sur le dos, prêt à partir. Au moment de lever le *loquet* de la porte de l'escalier, il reculait une fois encore...

Une nuit, vers le 15 février, ce fut lui-même qui m'éveilla en me posant la main sur l'épaule. La promesse qu'il m'avait faite de m'emmener avec lui, m'avait lié à lui pour toujours. Et je ne cessais de penser à son mystérieux voyage. J'étais persuadé qu'il avait dû rencontrer une jeune fille. Elle était sans doute beaucoup plus belle que toutes celles du pays, plus belle que Madeleine, la fille du boulanger, toute rose et toute blonde.

- Lève-toi, dit-il, nous partons.
- Connais-tu maintenant le chemin jusqu'au bout?

---

*découragé*, qui a perdu courage

– J'en connais une bonne partie. Et il faudra bien que nous trouvions le reste! répondit-il, d'un air décidé.

– Ecoute, Meaulnes, fis-je en m'asseyant. Ecoute-moi: nous n'avons qu'une chose à faire; c'est de chercher tous les deux en plein jour, en nous servant de ton plan, la partie du chemin qui nous manque.

– Mais cette partie-là est très loin d'ici.

– Eh bien, nous irons en voiture, cet été, dès que les journées seront longues.

Il y eut un long silence qui voulait dire qu'il acceptait.

– Puisque nous tâcherons ensemble de retrouver la jeune fille que tu aimes, Meaulnes, ajoutai-je enfin, dis-moi qui elle est, parle-moi d'elle.

Il s'assit sur le pied de mon lit. Je voyais dans l'ombre sa tête penchée, ses bras croisés et ses genoux. Puis il *soupira* profondément, comme quelqu'un qui souffre depuis longtemps et qui va enfin confier son secret...

---

*soupirer*, respirer profondément pour laisser entendre que l'on est triste

## Questions

1. Quelle est l'apparence de Meaulnes lorsqu'il rentre à l'école?
2. Pourquoi M. Seurel traite-t-il Meaulnes d'une manière si gentille?
3. Pour quelle raison l'auteur imagine-t-il que Meaulnes a vécu une aventure merveilleuse? Que devine-t-il?
4. Pourquoi les deux garçons hésitent-ils à repartir?

Mon compagnon ne me raconta que plus tard tout ce qui lui était arrivé sur la route, et cela resta longtemps le grand secret de notre adolescence. Mais aujourd’hui que tout est fini, je peux raconter son étrange aventure.

A deux heures, il traversa le bourg de La Motte. Il n'était jamais passé dans un village aux heures de classe et s'amusait de voir celui-là aussi désert, comme si tout le monde dormait. C'est à peine si un rideau se leva, montrant une tête de femme curieuse.

A la sortie de La Motte, aussitôt après l'école, il hésita entre deux routes. Il suivit quelque temps le bord d'un bois de *sapins* et, après un bon moment, Meaulnes s'aperçut que le paysage avait changé. La jument avait cessé de *trotter*, et en s'appuyant sur le devant de la voiture, Meaulnes vit qu'elle *boitait* d'une jambe de derrière.

– Jamais nous n'arriverons à Vierzon pour le train, dit-il à mi-voix.

Et il n'osait pas s'avouer qu'il s'était trompé de chemin et qu'il n'était plus sur la route de Vierzon.

La nuit commençait de tomber, et *tout autre que* Meaulnes aurait immédiatement fait demi-tour. Mais il pensa qu'il devait maintenant être très loin de La Motte

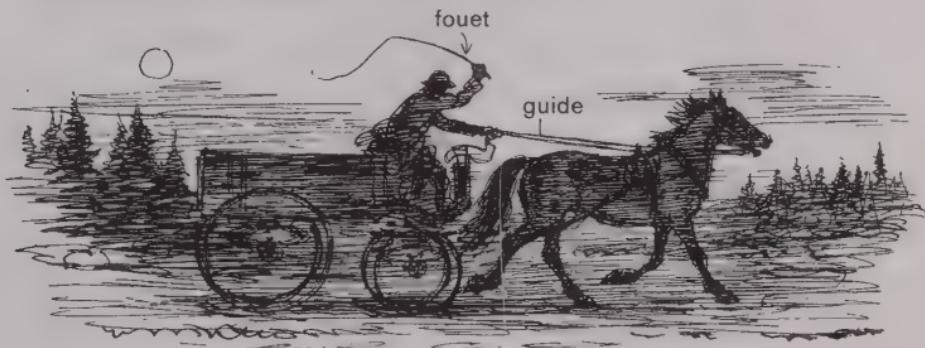
*sapin*, arbre, qui reste vert toute l'année, et qui pousse en montagne et dans les pays froids

*trotter*, vitesse d'un cheval entre le pas et le galop

*boiter*, mal marcher

*tout autre que*, n'importe qui sauf

et, qu'enfin, ce chemin-là devait bien mener vers quelque village. Il *fouetta* la jument qui se remit au grand trot. L'obscurité *croissait*.



Lorsqu'il fit tout à fait noir, Meaulnes songea soudain à la salle à manger de Sainte-Agathe, où nous devions, à cette heure, être tous réunis. Puis la colère le prit; puis l'orgueil et la joie profonde de s'être ainsi échappé, sans l'avoir voulu ...

Soudain, la jument *ralentit le pas*, comme si son pied avait touché quelque chose dans l'ombre. Meaulnes tira doucement sur les *guides*, et c'est alors qu'il aperçut, entre les branches, une lumière. Poussant la *barrière* d'un petit pré qui donnait sur le chemin, il fit entrer la voiture. Il alla jusqu'au bout du pré, et aperçut de nouveau la lumière, qui était celle d'une maison isolée. Quand il entra dans la cour, un chien se mit à *aboyer* furieusement.

---

*croître*, augmenter

*ralentir le pas*, aller plus lentement

*barrière*, pièces de bois assemblées pour fermer un passage

*aboyer*, crier, en parlant d'un chien

Le *volet* de la porte était ouvert et Meaulnes vit à la lumière du feu de cheminée, une femme, qui se leva et s'approcha de la porte.

– Excusez-moi, madame, mais il n'est pas là, le *patron*?

– Il va revenir, répondit la femme, entrez donc.

– Ce n'est pas que j'aie besoin de lui, dit Meaulnes en s'asseyant près du feu. Mais je me demandais si je pouvais vous demander un peu de pain.

– Du pain? dit-elle, je ne pourrai pas vous en donner, car le boulanger qui passe pourtant tous les jours n'est pas venu aujourd'hui.

Augustin, qui avait espéré un instant se trouver près d'un village, eut peur.

– Le boulanger de quel endroit? demanda-t-il.

– Eh bien, le boulanger du Vieux-Nançay, répondit la femme avec étonnement. Vous n'êtes pas du pays?

A ce moment, un paysan âgé se présenta à la porte. La femme lui expliqua ce que demandait le jeune homme.

– Bien sûr que nous avons de quoi manger, dit-il simplement. Mais approchez-vous, monsieur. Vous ne vous chauffez pas.

Tous les trois, un instant plus tard, étaient installés à table. Après avoir mangé, l'homme et la femme insistèrent si longtemps pour qu'il reste coucher, que Meaulnes finit par accepter, et sortit chercher sa jument pour la rentrer à l'*écurie*.

---

*volet*, pièce de bois placée contre la fenêtre pour la protéger ou pour réduire la lumière du jour

*patron*, ici : le maître de la maison

*écurie*, endroit réservé aux chevaux

En arrivant dans le pré, où il avait laissé la voiture, il vit que celle-ci n'y était plus. La barrière était à demi ouverte, à demi renversée, comme si une roue de voiture avait passé dessus. La jument avait dû, par là, s'échapper toute seule. Il en conclut que la bête s'était enfuie dans cette direction, et il se mit à courir de toutes ses forces.

Le *sentier*, qu'il suivit jusqu'au bout, le conduisit devant un vieux bâtiment abandonné. La porte *céda* avec bruit. Ne pouvant aller plus loin, Meaulnes s'étendit sur le *foin* humide, et une forte envie de pleurer le prit.

## Questions

1. Quelle est l'intention de Meaulnes lorsqu'il part seul avec la voiture à cheval?
2. Quelle est sa réaction lorsqu'il s'aperçoit qu'il s'est trompé de chemin?
3. Comment est-il reçu par les paysans?
4. Pourquoi Meaulnes ne reste-t-il pas coucher chez eux?

---

*sentier*, petit chemin étroit

*céder*, ne plus résister

*foin*, herbe coupée et séchée qu'on donne à manger aux bœufs, aux chevaux



Le lendemain, de très bonne heure, il se réveilla et reprit sa marche. L'endroit où il se trouvait était le plus désert de la Sologne. Pas un toit, pas une *âme*.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi lorsqu'il aperçut enfin, au-dessus d'un bois de sapins, la *flèche* d'une petite tour grise.

– Un vieux *manoir* abandonné, se dit-il.

Et, sans *presser le pas*, il continua son chemin. En sortant du bois, il vit, devant lui, une *allée* où il entra. Il fit quelques pas et s'arrêta, plein de surprise, troublé d'une émotion qu'il ne pouvait expliquer. Il y régnait une tranquillité parfaite, et il sentit que son but était atteint, et qu'il n'y avait plus maintenant que du bonheur à espérer.

Soudain, une troupe d'enfants passa tout près de lui. Meaulnes se cacha derrière un sapin. L'un d'eux, une

*âme*, ici : personne

*presser le pas*, se mettre à marcher plus vite

*allée*, petit chemin

petite fille, parlait d'un ton si sage que Meaulnes ne put s'empêcher de sourire.

— Si la glace est *fondue*, dit-elle, demain matin, nous irons faire un tour en bateau.

— Mais nous le permettra-t-on? dit une autre.

— Vous savez bien que nous organisons la fête, comme cela nous plaît.

— Y aurait-il une fête dans cette solitude? se demanda Meaulnes, et la petite fille continua:

— Et si Frantz rentrait déjà ce soir avec sa *fiancée*?

— Eh bien, il ferait ce que nous voudrions.

— Il s'agit d'une *noce*, sans doute, se dit Augustin. Mais ce sont les enfants qui décident tout ici? Etrange maison!

Il voulut sortir de sa *cachette* pour leur demander où l'on trouverait à boire et à manger, mais il craignait de leur faire peur avec sa blouse paysanne déchirée.

Il continua donc son chemin et arriva à un petit mur. De l'autre côté, il y avait une longue cour étroite, remplie de voitures de toutes sortes.

Meaulnes était en train de les admirer, lorsqu'il vit, de l'autre côté de la cour, une fenêtre d'un bâtiment à demi ouverte.

— Je vais entrer là, se dit-il, je dormirai dans le foin et je partirai *au petit jour*, sans avoir fait peur à ces belles petites filles.

---

*fondre*, devenir du liquide

*fiancé*, personne qui a promis le mariage à une autre personne

*noce*, fête donnée pour célébrer un mariage

*cachette*, lieu où l'on se cache

*au petit jour*, très tôt le matin



Il franchit le mur, et, passant d'une voiture sur l'autre, il arriva à la hauteur de la fenêtre, qu'il poussa sans bruit.

Il se trouvait non pas dans un grenier à foin, mais dans une vaste pièce qui devait être une chambre à coucher.

Il distingua une table, une cheminée et des fauteuils.

---

*franchir*, passer de l'autre côté d'un mur



Au fond de la pièce, des rideaux tombaient, qui devaient cacher une *alcôve*. Sur tous les meubles il y avait des vases, des armes anciennes et d'autres objets de valeur.

Meaulnes souleva le rideau du fond, découvrit un grand lit bas et se coucha.

Bientôt, il lui sembla que le vent lui portait le son d'une musique perdue.

– On dirait que quelqu'un joue du piano quelque part? pensa-t-il.

Mais laissant sa question sans réponse, mort de fatigue, il ne tarda pas à s'endormir.

Il faisait nuit lorsqu'il s'éveilla. S'asseyant sur le lit, il glissa sa tête entre les rideaux. Quelqu'un avait ouvert la fenêtre et l'on avait attaché dans l'*embrasure* deux *lanternes* vertes. Un homme, nu-tête, enfoncé dans un énorme manteau, était debout dans la chambre. Il tenait à la main une longue *perche*, où étaient suspendues des lanternes de toutes les couleurs. Il était suivi d'un compagnon misérable, grand, maigre, une moustache tombante, qui accrochait les lanternes une par une aux fenêtres. Le premier était un *bohémien*, l'autre un *comédien*.

Après un moment de réflexion, il s'approcha de son compagnon, et lui dit:

– Je ne peux pas comprendre qu'on soit allé chercher des *dégoûtants* comme nous, pour servir dans une fête pareille. Mais descendons, car les gens vont commencer à se mettre à table.

---

*embrasure, lanterne*, voir illustration pages 34 et 35

*perche*, bâton très long et mince

*bohémien*, personne, sans domicile fixe, qui vit dans une roulotte (voir p. 64)

*comédien*, personne, dont la profession est de jouer dans une pièce de théâtre, dans un film ou dans un cirque

*dégoûtant*, qui a un aspect déplaisant

## Questions

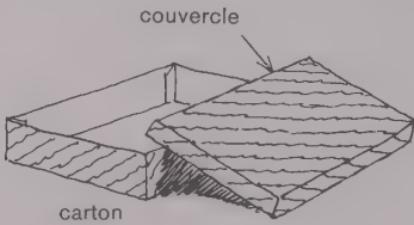
1. Quelle découverte Meaulnes fait-il après son réveil?
2. Que pense-t-il de cette fête?
3. Pourquoi Meaulnes n'ose-t-il pas demander de l'aide, ou même à boire et à manger?

Dès qu'ils eurent disparu, Meaulnes sortit de sa cachette.

— Descendre au dîner, pensa-t-il, je ne manquerai pas de le faire. Je serai simplement un invité dont tout le monde a oublié le nom.

En sortant de l'obscurité totale de l'alcôve, il put y voir assez clair dans la chambre éclairée par les lanternes. En allant vers la cheminée, il *faillit* renverser une *pile* de grands *cartons* et de petites boîtes : il souleva les *couvercles* et se pencha pour regarder.

C'étaient des costumes de jeunes gens d'il y a longtemps. Il mit vite sur sa blouse d'écolier un des grands manteaux, remplaça ses vieux souliers par de fins *escarpins* et se prépara à descendre.



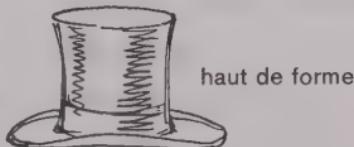
Il arriva, sans rencontrer personne, au bas d'un escalier de bois qui menait dans une petite cour formée par des bâtiments. Tout y paraissait vieux et ruiné. Et pourtant toutes ces maisons avaient un mystérieux air de fête.

---

*faillir*, être bien près de  
*pile*, ensemble d'objets mis les uns sur les autres

La terre était *balayée*, et on avait arraché les *mauvaises herbes*. Enfin, en écoutant bien, Meaulnes crut entendre comme un *chant*, comme des voix d'enfants.

Il était là, dans son grand manteau, lorsqu'un extraordinaire petit jeune homme sortit. Il avait un chapeau *haut de forme* qui brillait dans la nuit comme s'il aurait été d'argent.



Il salua Meaulnes au passage sans s'arrêter. Après un instant d'hésitation, notre héros se décida à suivre ce curieux petit personnage. Ils traversèrent une sorte de grande cour-jardin, passèrent entre les fleurs, et se trouvèrent enfin devant le bâtiment principal.

Une lourde porte de bois était à demi ouverte. Meaulnes suivit l'homme et, dès ses premiers pas dans le corridor, il se trouva, sans voir personne, entouré de rires, de chants, de cris et de *poursuites*.

Meaulnes reste un moment ébloui dans ce corridor noir. Il craint maintenant d'être surpris. Il va s'en retourner vers la sortie, lorsqu'il entend un bruit de pas et des voix d'enfants. Ce sont deux petits garçons qui s'approchent en parlant.

- Est-ce qu'on va bientôt dîner, leur demande Meaulnes avec courage.

---

*balayer*, nettoyer

*mauvaise herbe*, plante sauvage qui étouffe les plantes cultivées

*chant*, chanson, air

*poursuite*, le fait de courir à la suite de qn pour le rattraper

- Viens avec nous, répond le plus grand, on va t'y conduire.

Et avec cette confiance et ce besoin d'amitié qu'ont les enfants, la veille d'une grande fête, ils le prennent chacun par la main.

- La connais-tu, toi? demande l'un des enfants.

- Qui donc? demande Meaulnes.

- Eh bien, la fiancée que Frantz est allé chercher...

Avant que Meaulnes ait rien pu dire, ils sont tous les trois arrivés à la porte d'une grande salle, où un feu est allumé. On a étendu des *nappes* blanches, et des gens de toutes sortes dînent avec cérémonie.

Meaulnes s'assoit à côté de deux vieilles paysannes, et se met aussitôt à manger avec grand appétit.

On parlait peu, d'ailleurs. Ces gens semblaient à peine se connaître. Ils devaient venir, les uns de la campagne, les autres des villes lointaines. Meaulnes *se sentit à l'aise* avec tous, et écouta la discussion des deux vieilles femmes. Il n'en perdit pas une parole. D'après ce qu'il comprit, la situation était la suivante : Frantz de Galais, le fils du château, était allé à Bourges pour y chercher une jeune fille et l'épouser. Mais il y avait une chose étrange : ce garçon, qui devait être très *fantasque*, avait voulu que la maison où sa fiancée entrerait ressemblât à un palais en fête. Et pour célébrer la venue de la jeune fille, il avait invité lui-même ces enfants et ces vieilles gens.

---

*nappe*, linge que l'on met sur la table

*se sentir à l'aise*, ne pas se sentir gêné

*fantasque*, qui a l'esprit étrange, extraordinaire

Personne d'autre que Frantz n'avait vu la jeune fille. Lui-même, en revenant de Toulon, l'avait rencontrée un soir, alors qu'elle se promenait seule dans un jardin à Bourges. Son père, un ouvrier, l'avait renvoyée de la maison. Elle était très jolie, et Frantz avait décidé aussitôt de l'épouser. C'était une étrange histoire; mais son père, M. de Galais, et sa sœur Yvonne, lui avaient toujours tout accordé.

Après le repas, chacun se levait. Dans les couloirs s'organisaient des *rondes*, et on jouait de la musique. Meaulnes aussi, gagné par le plaisir, se mit à poursuivre le grand *pierrot*, à travers les couloirs du château, comme dans les coulisses d'un théâtre. Il se trouva ainsi mêlé jusqu'à la fin de la nuit à une foule joyeuse aux costumes extraordinaires.

## Questions

1. Pourquoi Meaulnes ne craint-il plus de se joindre à la fête?
2. Comment découvre-t-il enfin la raison de la fête?
3. Après le dîner, qu'est-ce qui a changé dans l'attitude de Meaulnes?

---

*ronde*, danse en rond, où les danseurs se tiennent par la main  
*pierrot*, personnage de fête, habillé tout en blanc

Le lendemain matin, Meulnes fut prêt un des premiers. La cour était déserte encore, lorsqu'il descendit. Il faisait du soleil comme aux premiers jours du printemps.

Il se promena longtemps seul à travers le jardin, puis se précipita vers le bâtiment principal, car il avait faim. En lui versant le café, une vieille paysanne lui dit:

– Vous êtes le premier, monsieur.

Il ne voulut rien répondre, tant il craignait d'être soudain reconnu comme un étranger. Il demanda seulement à quelle heure partirait le bateau pour la promenade qu'on avait annoncée.

– Pas avant une demi-heure, monsieur. Personne n'est descendu encore, fut la réponse.

Ne sachant que faire, il reprit sa promenade, cette fois-ci le long de la *rive* des *étangs*. Soudain, il entendit des pas sur le sable.

C'étaient deux femmes, l'une très vieille et *courbée*; l'autre, une jeune fille, blonde et mince, avec une jolie robe simple.

Elles passaient près de Meulnes qui, immobile, regarda la jeune fille. Il eut le temps d'apercevoir, sous une lourde *chevelure* blonde, un visage aux traits un peu courts, mais dessinés avec finesse.

Ebloui, il se demandait s'il allait les accompagner,

*rive*, bord d'une rivière ou d'un lac  
*étang*, petit lac  
*courbé*, le dos penché en avant  
*chevelure*, l'ensemble des cheveux

lorsque la jeune fille, se tournant *discrètement* vers lui, dit à sa compagne:

– Le bateau ne va pas tarder, maintenant, je pense?

Et Meaulnes les suivit. La vieille dame ne cessait de causer gaiement et de rire. La jeune fille répondait doucement. Et lorsqu'elles descendirent sur l'*embarcadère*, elle eut ce même regard grave, qui semblait dire:

– Qui êtes-vous? Que faites-vous ici, je ne vous connais pas. Et pourtant il me semble que je vous connais.

D'autres invités arrivaient maintenant. Trois bateaux *accostaient*, prêts à recevoir les promeneurs.

La vieille dame resta sur la rive, et sans savoir comment, Meaulnes se trouva dans le même *yacht* que la jeune fille. Il resta sur le *pont*, tenant d'une main son chapeau battu par le grand vent, et il put regarder à l'aise la jeune fille, qui s'était assise à l'*abri*. Elle aussi le regardait. Elle répondait à ses compagnes, souriait, puis posait doucement ses yeux bleus sur lui.

A terre, de l'autre côté de l'étang, tout s'arrangea comme dans un rêve. Tandis que les enfants couraient avec des cris de joie, que des groupes se formaient et se dispersaient à travers bois, Meaulnes s'avança dans une allée, où dix pas devant lui, marchait la jeune fille. Il se trouva près d'elle sans avoir eu le temps de réfléchir:

– Vous êtes belle, dit-il simplement.

Mais elle pressa le pas et, sans répondre, prit une

---

*discrètement*, d'une manière à ne pas attirer l'attention  
*embarcadère*, *yacht*, *pont*, voir illustration pages 44 et 45  
*accoster*, s'arrêter au bord  
à l'*abri*, en dehors du vent ou de la pluie  
*se disperser*, se séparer



autre allée. Le jeune homme regretta vivement sa *grossièreté*. Il marcha *au hasard*, persuadé qu'il ne reverrait plus cette belle jeune fille, lorsqu'il l'aperçut soudain en face de lui dans l'étroit sentier.

Cette fois, le jeune homme salua, en disant très bas:  
— Voulez-vous me pardonner?

---

*grossièreté*, le fait de s'être mal conduit  
*au hasard*, sans but fixe



— Je vous pardonne, dit-elle gravement. Mais il faut que je rejoigne les enfants, puisqu'ils sont les maîtres aujourd'hui. Adieu.

Ils suivaient maintenant un chemin découvert, où l'on voyait à quelque distance les invités *se presser* autour d'une maison isolée dans la pleine campagne.

---

*se presser*, ici : se serrer en très grand nombre

– Voici la maison de Frantz, dit la jeune fille; il faut que je vous quitte.

Elle hésita, le regarda un instant en souriant, comme si elle devinait ses pensées et dit:

– Mon nom?... Je suis mademoiselle Yvonne de Galais...

Et elle s'échappa.

La maison de Frantz était alors *inhabitée*. Mais Meulnes la trouva *envahie* jusqu'aux greniers par la foule des invités. On y déjeuna en vitesse d'un repas froid emporté dans les bateaux, car les enfants en avaient décidé ainsi, sans doute. Et l'on repartit. Meaulnes s'approcha de Mlle de Galais dès qu'il la vit sortir et, répondant à ce qu'elle avait dit tout à l'heure:

– Le nom que je vous donnais était plus beau, dit-il.

– Comment? Quel était ce nom? dit-elle, toujours sur le même ton grave.

Mais il eut peur d'avoir dit une *bêtise* et répondait à la place:

– Mon nom à moi est Augustin Meaulnes, et je suis étudiant.

– Oh! vous étudiez? dit-elle. Et ils parlèrent un instant encore. Ils parlèrent lentement, avec bonheur, avec amitié. Puis l'attitude de la jeune fille changea. Moins grave maintenant, elle parut aussi plus inquiète.

---

*inhabité*, vide; qui n'est habité par personne  
*envahir*, pénétrer en grand nombre dans un lieu  
*bêtise*, parole ou action qui manque d'intelligence

– A quoi bon? répondait-elle doucement aux projets que faisait Meaulnes.

Mais lorsqu'enfin il osa lui demander la permission de revenir un jour vers ce beau domaine:

– Je vous attendrai, répondit-elle simplement. Adieu, ne me suivez pas.

Avant de se perdre à nouveau dans la foule des invités, la jeune fille s'arrêta un bref moment et, se tournant vers lui, pour la première fois, le regarda longuement. Etait-ce un dernier signe d'adieu? Etait-ce pour lui défendre de l'accompagner? Ou peut-être avait-elle quelque chose encore à lui dire?

## Questions

1. Qu'est-ce qui donne à ce chapitre un caractère romantique?
2. Que pensez-vous de l'impatience de Meaulnes et de l'attitude d'Yvonne de Galais?

Il était quatre heures et demie et il faisait jour encore, lorsque Meaulnes se retrouva dans sa chambre, la tête pleine des événements de son extraordinaire journée. Pour la première fois, il sentit en lui cette légère *angoisse* qui vous saisit à la fin des trop belles journées.

Alors il commença à mettre de l'ordre dans la chambre; il accrocha ses beaux habits aux portemanteaux, mit les chaises le long du mur , comme s'il se préparait pour un long séjour.

De temps à autre une goutte de pluie frappait à la *vitre* qui donnait sur la cour aux voitures et sur le bois de sapins. Le grand garçon se sentit parfaitement heureux. Il était là, mystérieux, étranger au milieu de ce monde inconnu, dans la chambre qu'il avait choisie. Et il suffisait maintenant à sa joie de se rappeler ce visage de jeune fille, dans le grand vent, qui se tournait vers lui ...

Durant cette rêverie, la nuit était tombée. Un coup de vent fit battre la porte de la chambre derrière la sienne. Meaulnes allait la refermer, lorsqu'il aperçut dans cette pièce une lumière, comme celle d'une bougie allumée sur la table. Quelqu'un était entré là, par la fenêtre sans doute, et se promenait de long en large, à

---

*angoisse*, sentiment d'inquiétude, de malaise, difficile à expliquer  
*vitre*, verre d'une fenêtre

pas silencieux. Il distingua un très jeune homme qui marchait sans arrêt, affolé.

Un instant, au milieu de sa promenade agitée, il s'arrêta et se pencha sur la table, chercha dans une boîte, en sortit plusieurs feuilles de papier.

Meaulnes hésitait s'il allait se retirer ou s'avancer, lui mettre doucement, en camarade, la main sur l'épaule, et lui parler. Mais l'autre leva la tête et l'aperçut. Il le considéra une seconde, puis, sans s'étonner, s'approcha et dit :

— Monsieur, je ne vous connais pas. Mais je suis content de vous voir. Puisque vous êtes là, c'est à vous que je vais expliquer . . . Voilà . . .

Il paraissait complètement désespéré, et Meaulnes vit qu'il avait envie de pleurer. Il regarda vers la fenêtre, et reprit d'une voix triste :

— Eh bien, voilà : c'est fini; la fête est finie. Vous pouvez descendre le leur dire. Je suis rentré tout seul. Ma fiancée ne viendra pas. Par *scrupule*, par crainte, d'ailleurs, monsieur, je vais vous expliquer . . .

Mais il ne put continuer. Tout son visage montra un grand désespoir. Il se détourna soudain et alla dans l'ombre ouvrir et refermer des *tiroirs* pleins de vêtements et de livres.

— Je vais me préparer pour repartir, dit-il. Je ne veux pas qu'on me dérange.

Il plaça sur la table divers objets, un *nécessaire de toilette*, un *pistolet* . . .

---

*scrupule*, sentiment d'honnêteté

*tiroir*, *nécessaire de toilette*, *pistolet*, voir illustration page 50



nécessaire de toilette

pistolet

tiroir

Et Meaulnes, plein d'angoisse, sortit sans oser lui dire un mot ni lui serrer la main.

En bas, déjà, tout le monde semblait avoir *pressenti* quelque chose. Presque toutes les jeunes filles avaient changé de robe, et les invités se préparaient à partir.

— Que se passe-t-il? demanda Meaulnes à un garçon de campagne, qui finissait son repas en vitesse dans la cuisine.

— Nous partons, répondit-il. Cela s'est décidé *tout d'un coup*. A cinq heures, nous nous sommes trouvés seuls, tous les invités ensemble. Nous avions attendu jusqu'à la dernière limite. Les fiancés ne pouvaient plus venir. Quelqu'un a dit : — Si nous partions. Et tout le monde s'est préparé pour le départ.

Meaulnes ne répondit pas. Il lui était égal de s'en aller maintenant. N'avait-il pas été jusqu'au bout de son aventure? Et bientôt, il reviendrait . . .

Quand il arriva au pied de l'escalier de sa chambre, quelqu'un en descendait qui le *heurta* dans l'ombre et lui dit :

— Adieu, monsieur!

Et, s'enveloppant dans sa pèlerine comme s'il avait très froid, il disparut. C'était Frantz de Galais.

La bougie que Frantz avait laissée dans sa chambre brûlait encore. Rien n'avait été dérangé. Meaulnes trouva, seulement, écrits sur une feuille de papier, ces mots :

---

*pressentir*, sentir d'avance

*tout d'un coup*, soudainement

*heurter*, donner, sans y faire attention, un coup à qn ou qc

01 202

Ma fiancée a disparu, me faisant dire qu'elle ne pouvait pas être ma femme; qu'elle était une *couturière* et non pas une princesse. Je ne sais que devenir. Je m'en vais. Je n'ai plus envie de vivre. Qu'Yvonne me pardonne si je ne lui dis pas adieu, mais elle ne pourrait rien pour moi ...

Meaulnes rentra dans sa propre chambre et ferma la porte. Il changea rapidement de vêtements, mais *se trompa* de gilet. Et c'est ainsi qu'il quitta, refermant avec attention la porte, ce mystérieux endroit qu'il ne devait sans doute jamais revoir.

## Questions

1. Comment Meaulnes apprend-il que la fête est finie?
2. Pourquoi Frantz de Galais est-il arrivé sans sa fiancée?
3. Que signifient les quelques lignes que Frantz laisse sur une feuille de papier dans sa chambre?

---

*couturière*, personne dont la profession est de faire des vêtements

*se tromper*, faire une erreur

Déjà, dans la nuit, une *file* de voitures roulait lentement vers la sortie du domaine.

Dans une des voitures, Meaulnes reconnut le jeune paysan avec qui il avait parlé tout à l'heure.

— Puis-je monter? lui cria-t-il.  
— Où vas-tu? répondit l'autre qui ne le reconnaissait plus.

— *Du côté de* Sainte-Agathe.  
— Tu peux monter.

Quand la voiture traversa les bois, le cœur de Meaulnes se mit à battre plus fort.

— Peut-être rencontrerons-nous Frantz de Galais, se dit-il.

Mais à peine avait-il pensé cela, qu'il y eut un *éclair*, dans la profondeur des bois, suivi d'une *détonation*. Les chevaux partirent au galop. Meaulnes eut peur et voulut ouvrir la *portière* pour s'enfuir. Comme la *poignée* se trouvait à l'extérieur, il se mit à secouer la fenêtre, le visage collé à la vitre.

Soudain, il aperçut une forme blanche qui courait. C'était la grand pierrot de la fête, le bohémien *déguisé*,

---

*file*, suite de choses ou de personnes placées sur une seule ligne  
*du côté de*, dans la direction de  
*éclair*, lumière rapide dans le ciel  
*détonation*, bruit violent produit par une arme  
*portière*, porte d'une voiture  
*poignée*, partie d'une porte qui permet de l'ouvrir  
*déguiser*, changer de costume de façon à se rendre impossible à reconnaître

qui, affolé, portait dans ses bras un corps humain. Puis tout disparut.

Ce n'était pas encore le petit jour lorsque, la voiture s'étant arrêtée sur la route, Meaulnes fut réveillé par le paysan qui lui cria :

– Il va falloir descendre ici. Le jour se lève. Tu es tout près de Sainte-Agathe.

Et, comme un homme *ivre*, le grand garçon, les mains dans ses poches, les épaules rentrées, s'en alla lentement sur le chemin de Sainte-Agathe, tandis que, dernier souvenir de la fête mystérieuse, la vieille voiture s'éloignait en silence.

## Questions

1. Comment Meaulnes rentre-t-il à Sainte-Agathe?
2. Que se passe-t-il au moment où il quitte le domaine?
3. A quoi ressemble cette aventure que vient de vivre Meaulnes?

---

*ivre*, qui a bu trop de vin

Le grand vent et le froid, la pluie ou la neige, nous empêchèrent, Meaulnes et moi, de rechercher le pays perdu. Nous n'en avons plus reparlé avant la fin de l'hiver.

Rien ne nous rappelait l'aventure de Meaulnes sinon ce fait étrange que depuis l'après-midi de son retour nous n'avions plus d'amis. Aux récréations, on faisait les mêmes jeux, mais nos camarades ne parlaient jamais plus au grand Meaulnes.

Je commençais à croire que Meaulnes avait tout oublié, lorsqu'une aventure vint me prouver que je m'étais trompé.

Un jeudi soir, au mois de février, nous entendîmes une voix appeler à la petite grille :

– Monsieur Seurel! Monsieur Seurel!

C'était M. Pasquier, le boucher. Il entra et se mit à nous raconter l'histoire suivante :

– J'étais dans ma cour, lorsque, tout à coup, j'aperçus deux grands garçons qui semblaient *guetter* quelque chose. Je m'avance et – hip! les voilà partis au grand galop du côté de chez vous.

Il s'arrête un instant, puis continue :

– Ca pourrait bien être des bohémiens, car il y a une troupe qui est arrivée au village, il y a quelques jours, et qui s'est installée sur la place en attendant le beau

*guetter*, observer en attendant qc

temps pour jouer la comédie. Je suis sûr qu'ils ont organisé quelque *mauvais coup*.

Meaulnes avait écouté l'homme parler avec beaucoup d'attention et quand celui-ci eut terminé son histoire, il dit :

– Il faut aller voir!

Il ouvrit la porte et nous le suivîmes, M. Seurel, M. Pasquier et moi.

Nous partîmes sur la neige, dans un silence absolu. Nous étions à peine sortis par le grand portail, que nous vîmes deux ombres partir le long du mur.

Meaulnes laissa tomber sa lanterne dans la neige, en me criant :

– Suis-moi, François! . . .

Et laissant là les deux hommes âgés, nous nous lançâmes à la poursuite des deux ombres, qui suivaient le chemin de l'église.

C'était là un quartier très désert, habité par des ouvriers. Nous le connaissions assez mal et nous n'y étions jamais venus la nuit.

Les deux inconnus entrèrent dans une petite rue, et je criai à Meaulnes :

– Nous les tenons, c'est une *impasse*!

En réalité, c'étaient eux qui nous tenaient . . . Ils nous avaient conduits là où ils avaient voulu. Arrivés au mur, ils se retournèrent vers nous et l'un des deux lança un coup de *sifflet*. Aussitôt une dizaine de garçons sortirent

---

*mauvais coup*, action malhonnête

*impasse*, petite rue où l'on ne peut pénétrer que par un côté  
*sifflet*, bruit élevé, fait avec la bouche

de la cour d'une ferme abandonnée. Il y avait Delouche, Denis, Giraudat, et tous les autres élèves de la classe. Mais il y avait aussi quelqu'un que nous ne connaissions pas et qui paraissait être le chef . . .

Tandis qu'ils se jetaient tous sur Meaulnes, le chef les regardait faire, sans bouger. Moi, j'étais par terre, les genoux pliés, et on me tenait les bras joints par derrière.

corde



Soudain, je vis un grand garçon *surgir*. Il renversa Meaulnes en arrière, et les autres lui lièrent les bras et les jambes avec une *corde*. Ensuite le chef se mit à *fouiller* dans les poches d'Augustin. Le dernier venu avait allumé une petite bougie. Le chef approcha de la flamme le plan couvert d'inscriptions auquel Meaulnes travaillait depuis son retour, et s'écria avec joie :

– Ça y est, nous l'avons. Voilà le plan! Nous allons voir si monsieur est bien allé où je l'imagine . . .

Un des camarades éteignit la bougie, et ils disparurent silencieusement comme ils étaient venus, me laissant le soin de *libérer* mon compagnon.

– Il n'ira pas très loin avec ce plan-là, dit Meaulnes en se levant.

Et nous rentrâmes lentement.

---

*surgir*, paraître brusquement  
*fouiller*, chercher avec soin et en remuant  
*libérer* (qn), donner la liberté à qn

Le réveil du lendemain fut pénible. A huit heures et demie, nous arrivâmes tout *essoufflés* pour nous mettre sur les rangs.

Je levai la tête et regardai à droite et à gauche les visages de nos ennemis de la veille. Le premier que j'aperçus était celui auquel je ne cessais de penser, mais le dernier que je m'attendais à voir en ce lieu. Son visage fin, très pâle, était tourné vers Meaulnes et moi. Il avait la tête et tout un côté de la figure enveloppés de linge blanc. Je reconnaissais le chef de la bande, le jeune bohémien qui nous avait volés la nuit précédente.

Le hasard voulut que ce jour-là, à quatre heures, après les classes, M. Seurel désigna Meaulnes pour rester balayer la classe. Le matin j'avais, en causant avec lui, dit au bohémien que les nouveaux élèves devaient toujours aider à balayer, le jour de leur arrivée.

Ainsi les deux ennemis se trouvèrent seuls dans la salle. Meaulnes devait renverser son adversaire, et essayer de lui reprendre le plan. Ils arrivèrent bientôt dans le coin le plus obscur de la classe, et Meaulnes ne bougeait toujours pas. Tout à coup, il dit à voix basse :

– Pourquoi votre *bandeau* est-il rouge de sang et vos vêtements déchirés?

Emu, le bohémien lui répondit :

– Vos camarades ont voulu, tout à l'heure, m'arracher votre plan, mais je me suis battu avec eux pour le sauver.

En même temps il donna à Meaulnes le précieux papier plié.

---

*essoufflé*, qui a perdu son souffle en courant



Meaulnes, surpris, se tourna lentement vers moi :

– Tu entends? dit-il. Il vient de se battre pour nous, tandis que nous lui *tendions un piège!*

Puis, il se tourna vers l'autre :

– Tu es un vrai camarade, dit-il et lui tendit la main.

Le bohémien la saisit et resta sans rien dire pendant une seconde, mais bientôt il poursuivit :

– Ainsi vous m'avez tendu un piège! Que c'est amusant! Je l'avais deviné et je me disais : ils vont être bien étonnés, quand ils s'apercevront que j'ai rajouté quelque chose sur le plan . . .

– Rajouté?

– Oh! attendez! Peu de chose . . .

Et il ajouta gravement, en se rapprochant de nous :

– Meaulnes, il est temps que je vous le dise : moi aussi, je suis allé où vous avez été. J'assistais à cette fête extraordinaire. J'ai bien pensé, quand les garçons m'ont parlé de votre aventure mystérieuse, qu'il s'agissait du vieux domaine . . . Pour m'en assurer, je vous ai volé votre plan . . . Mais je suis comme vous : j'ignore le nom de ce château, et je ne saurais pas non plus y retourner. Mais vous verrez, je vous ai mis sur le plan quelques détails que vous n'aviez pas. C'est tout ce que je pouvais faire.

Puis, nous voyant pleins d'admiration et d'*enthousiasme* :

– Oh! dit-il tristement mais avec fierté, je préfère vous avertir : je ne suis pas un garçon comme les autres. Il y a trois mois, j'ai voulu me tirer une balle dans la tête

---

*tendre un piège (à qn)*, tromper qn, essayer de lui faire du mal  
*enthousiasme*, sentiment de grande joie

et c'est ce qui explique cette bande sur le front. Je voulais mourir. Et puisque je n'ai pas réussi, je ne continuerai à vivre que pour m'amuser, comme un enfant, comme un bohémien. J'ai tout abandonné. Je n'ai plus ni père, ni sœur, ni maison, ni amour . . .

Et il ajouta sérieusement :

– Soyez mes amis pour le jour où je serais encore *à deux doigts de l'enfer*, comme une fois déjà . . . jurez-moi que vous répondrez quand je vous appellerai ainsi :

– Hou-ou!

Et il poussa un cri étrange.

– Vous, Meaulnes, jurez d'abord!

Et nous jurâmes, car, enfants que nous étions, tout ce qui était sérieux nous amusait.

– *En retour*, dit-il, je vous indiquerai la maison de Paris, où la jeune fille du château avait l'habitude de passer les vacances : à Pâques, en été et à Noël.

A ce moment une voix inconnue appela dans la nuit. Nous devinâmes que c'était son camarade Ganache, le bohémien, qui n'osait pas traverser la cour.

Le garçon nous donna rapidement une adresse à Paris, que nous répétabimes à mi-voix. Puis il courut, dans l'ombre, rejoindre son compagnon, nous laissant dans un état de trouble profond.

---

*à deux doigts (de)*, très près  
*enfer*, lieu où les méchants sont punis après leur mort  
*jurer*, donner une promesse solennelle  
*en retour*, donner à qn qc pour le remercier

## Questions

1. Comment les élèves traitent-ils Meaulens après sa fuite?
2. Pourquoi veulent-ils lui prendre son plan?
3. Comment les paysans considèrent-ils les bohémiens?
4. Pourquoi le jeune bohémien n'est-il pas un garçon comme les autres?
5. Comment devient-il peu à peu un grand ami de Meaulnes et de l'auteur?



Quelques jours après, pendant la première récréation, nous entendîmes un bruit de *tambour* sur la place devant l'école. C'était Ganache, le compagnon du bohémien, qui annonçait pour le soir, à huit heures, un grand spectacle sur la place de l'église.

Après le dîner du soir, nous nous trouvâmes, M. Seurel, les institutrices, Meaulnes et moi, installés dans le cirque sur les bancs les plus bas.

Après l'*entracte*, le spectacle devait se terminer par une grande *pantomime*. Aujourd'hui, je ne me rappelle plus tellement le sujet, mais je revois seulement le pauvre pierrot qui tombe. Au milieu des rires, des cris et des *applaudissements*, le bohémien enlève son bandage, et Meaulnes se lève brusquement, me saisit par le bras et me crie :

— Regarde le bohémien! Regarde! Je l'ai enfin reconnu.

On voyait, dans la lumière remplie de fumée, le visage du bohémien, finement dessiné, et, d'un seul coup, je reconnus, d'après les descriptions que m'avait faites le grand Meaulnes, le fiancé du domaine inconnu.

J'étais sûr qu'il avait enlevé son bandage pour être reconnu de nous. Mais à peine le grand Meaulnes avait-il fait ce mouvement et poussé ce cri, que le jeune

*entracte*, arrêt au milieu d'un spectacle

*pantomime*, spectacle où la parole est remplacée par des gestes *applaudissement*, le fait de battre les mains pour montrer que l'on est content

homme rentrait dans sa *roulotte*, après nous avoir jeté un coup d'œil, en souriant, avec une légère tristesse.

— Et l'autre! disait Meaulnes avec fièvre, comment ne l'ai-je pas reconnu tout de suite! C'est le pierrot de la fête, là-bas.

Meaulnes se précipita dehors et courut vers la roulotte; mais il frappa vainement à la porte, car tout était fermé déjà.

Frantz de Galais nous avait jusqu'ici caché son nom et il avait prétendu ignorer le chemin du domaine, par peur sans doute d'être forcé de rentrer chez ses parents. Mais pourquoi, ce soir-là, avait-il soudain voulu se faire connaître de nous, et nous laisser deviner la vérité tout entière?

Le lendemain, Meaulnes décida d'aller trouver Frantz, dans l'espoir de repartir avec lui là-bas. Comme c'était jeudi et qu'il n'y avait pas d'école, il m'avait emmené. Mais quelle ne fut pas notre déception, lorsqu'en arrivant à la place de l'église, nous vîmes que les bohémiens étaient partis. A l'endroit où étaient les roulettes, il n'y avait que quelques vieilles boîtes et des *chiffons* . . .

Le soir, après un long instant de réflexion, comme s'il venait de prendre une décision importante, Meaulnes écrivit une lettre à sa mère. Et c'est tout ce que je me rappelle de cette triste journée de *défaite*.

---

*roulotte*, grande voiture où habitent les bohémiens  
*chiffon*, vieux morceau de tissu  
*défaite*, bataille perdue

Jusqu'au jeudi suivant le temps resta à la pluie. Et ce jeudi-là fut plus triste encore que le précédent.

Après le dîner, nous montâmes, Meaulnes et moi, dans notre chambre, et soudain il me dit :

– Je vais préparer ma *valise*, car je veux que tu le saches : j'ai écrit à ma mère jeudi dernier pour lui demander de finir mes études à Paris. C'est ce soir que je pars.

Je vis qu'il y avait en lui un grand regret et une crainte de quitter cette chère région de Sainte-Agathe, d'où il était parti pour son aventure. Quant à moi, je sentais monter un désespoir violent que je n'avais pas senti avant.

– Pâques approche! dit-il pour m'expliquer, et je me souvins que Frantz de Galais lui avait dit qu'Yvonne venait à Paris tout les ans pour les fêtes.

Dès que tu l'auras trouvée là-bas, tu m'écriras, n'est-ce pas? demandai-je.

– C'est promis, bien sûr. N'es-tu pas mon compagnon et mon frère? . . .

Et il me posa la main sur l'épaule.

Peu à peu je comprenais que c'était bien fini, puisqu'il voulait terminer ses études à Paris. Jamais plus je n'aurais avec moi mon grand camarade.

Le lendemain, à midi, Mme Meaulnes arrivait avec sa voiture. Sur le *seuil*, nous leur dîmes au revoir, et la voiture disparut.

---

*valise*, sorte de grande boîte, avec une poignée, qui sert à transporter en voyage les affaires, dont on a besoin  
*seuil*, entrée d'une maison

Je me trouvai donc, pour la première fois depuis des mois, seul en face d'une longue soirée – avec l'impression que, dans cette vieille voiture, mon adolescence venait de s'en aller pour toujours.

## Questions

1. Comment Meaulnes reconnaît-il enfin le bohémien?
2. Pourquoi Meaulnes veut-il quitter Sainte-Agathe et terminer ses études à Paris?

De toute ma vie je n'ai reçu que trois lettres de Meaulnes. Elles sont encore chez moi dans un tiroir.

La première m'arriva deux jours après son départ et m'expliqua comment il avait passé de longues heures à attendre devant la maison d'Yvonne de Galais sans jamais voir personne apparaître. Après, il y eut un long silence jusqu'au mois de juin, où je reçus la deuxième lettre du grand Meaulnes. Il m'expliqua qu'il avait rencontré une jeune fille devant la maison d'Yvonne, qui lui avait dit que celle-ci s'était mariée. A cette nouvelle, il avait failli tomber malade de douleur.

Ensuite, il fallait attendre la fin de novembre pour avoir d'autres nouvelles de lui. Dans cette dernière lettre il m'expliqua qu'il passait encore sous les fenêtres de Mlle de Galais dans l'espoir fou de la voir apparaître. Il terminait sa lettre en parlant de la mort qui leur donnerait peut-être la clef et la fin de cette aventure manquée, et en me suppliant de l'oublier, de tout oublier . . .

## Question

1. Pourquoi Meaulnes souhaite-t-il la mort?

## DEUXIÈME PARTIE

Et ce fut un nouvel hiver. Je m'efforçais, comme Meaulnes me l'avait demandé dans sa lettre, de tout oublier. Mais un jour, au cours d'une promenade, un ami me parla d'un domaine à demi abandonné qu'il avait visité aux environs du Vieux-Nançay, le domaine des Sablonnières. J'avais retrouvé le chemin du domaine sans nom . . .

Au Vieux-Nançay habitait toute la famille de M. Seurel, et en particulier mon oncle Florentin, un *commerçant* chez qui nous passions quelquefois la fin de septembre. Cette année-là, je venais de réussir mon Brevet Supérieur et j'espérais être nommé instituteur l'année suivante. J'obtins donc la permission d'aller voir mon oncle dès le début des vacances.

Je partis avec Millie chez l'oncle Florentin et la tante Julie, qui avaient un garçon de mon âge, le cousin Firmin, et huit filles, dont l'aînée, Marie-Louise, avait dix-sept ans. Ils tenaient un grand magasin d'*épicerie* qui se trouvait sur la place de l'église. Par derrière se trouvait la cuisine, où la famille vivait. Toute la journée, le magasin était envahi par des paysans ou par les *cochers* des châteaux voisins. De la cuisine

---

*commerçant*, propriétaire d'un magasin ou d'une boutique  
*épicerie*, boutique où l'on vend du sucre, du café, des conserves, etc.  
*cocher*, celui qui conduit une voiture à chevaux

nous écutions ce que disaient les paysannes, curieux de toutes leurs histoires . . .

Et ce fut un peu avant la tombée de la nuit, un soir de ce mois d'août, tandis que je causais tranquillement avec Marie-Louise et Firmin, que je vis pour la première fois Mlle de Galais . . .

Dès le soir de mon arrivée au Vieux-Nançay, j'avais interrogé mon oncle Florentin sur le domaine sans nom.

— Ce n'est plus un domaine, avait-il dit. On a tout vendu, et les propriétaires n'ont gardé qu'une petite maison d'un étage et la ferme. Tu auras sûrement l'occasion de voir ici Mlle de Galais, car c'est elle-même qui vient faire ses *provisions*. Tantôt elle vient à cheval, tantôt en voiture, mais toujours avec son vieux cheval Bélisaire.

J'étais si troublé que je ne savais plus quelle question poser pour en apprendre davantage.

— Ils étaient riches, pourtant?

— Oui. M. de Galais donnait des fêtes pour amuser son fils, un garçon étrange, plein de *fantaisie*. Ainsi, l'hiver dernier, ils ont fait une grande fête *costumée*. Ils avaient invité moitié gens de Paris et moitié gens de campagne. Ils avaient acheté des quantités d'habits merveilleux, des jeux, des chevaux, des bateaux. Toujours pour amuser Frantz de Galais. On disait qu'il allait se

---

*provisions*, choses qui sont nécessaires pour la vie de tous les jours; ici : aliments

*fantaisie*, imagination

*costumer*, déguiser

marier et qu'on fêtait ses *fiançailles*. Mais il était bien trop jeune. Et tout a *cassé* subitement. Il est parti, et on ne l'a jamais revu. La mère est morte, et Mlle de Galais est restée toute seule avec son père.

- N'est-elle pas mariée? demandai-je enfin.
- Non, dit-il, je n'ai entendu parler de rien. Serais-tu un *prétendant*?

Ne sachant que répondre, je lui avouai aussi discrètement que possible, que mon meilleur ami, Augustin Meaulnes, en serait un.

- Ah! dit Florentin, en souriant, s'il ne *tient* pas à la fortune, c'est un joli parti. Faudra-t-il que j'en parle à M. de Galais? Il vient encore ici quelquefois.

Mais je le priai bien vite de n'en rien faire, d'attendre. Et moi-même, je décidai de ne rien dire à Meaulnes avant d'avoir au moins vu la jeune fille.

Je n'attendis pas longtemps. Le lendemain, un peu avant le dîner, je me trouvais dans le magasin avec Marie-Louise et Firmin. Nous nous racontions *mutuellement* ce que nous savions de la mystérieuse jeune fille, lorsqu'un bruit de roues nous fit tourner la tête.

- La voici, c'est elle, dirent-ils à voix basse.  
Quelques secondes après, devant la porte, s'arrêtait une vieille voiture de ferme. Sur le siège se tenait la jeune

---

*fiançailles*, le fait de promettre de se marier avec qn  
*casser*, ici : ne pas durer; finir  
*prétendant*, celui qui voudrait se marier avec une femme  
*tenir à*, aimer beaucoup  
*mutuellement*, les uns aux autres

fille la plus belle qu'il y ait peut-être jamais eu au monde. Elle entra, et je vis une lourde chevelure blonde qui pesait sur son front et sur son visage, finement dessiné.

On lui avança une chaise et elle s'assit, tandis que nous restions debout. Ma tante Julie, aussitôt prévenue, arriva, et bientôt je fus mêlé à la conversation.

— Ainsi, me dit Mlle de Galais, vous serez bientôt instituteur? C'est un métier qui me fait rêver. J'apprendrais aux petits garçons à être sages, et je ne leur donnerais pas le désir de courir le monde, comme vous le ferez sans doute, M. Seurel. Je leur apprendrais à trouver le bonheur qui est tout près d'eux et qu'ils ne voient pas . . .

Marie-Louise et Firmin étaient stupéfaits comme moi. Nous restions sans mot dire. Elle sentit notre gêne et s'arrêta, et puis elle sourit comme si elle se moquait de nous :

— Ainsi, dit-elle, il y a peut-être quelque grand jeune homme fou qui me cherche au bout du monde, pendant que je suis ici, dans le magasin de Mme Florentin, et que mon vieux cheval m'attend à la porte. Si ce jeune homme me voyait, il ne voudrait pas y croire, sans doute? . . .

En la voyant sourire, le courage me prit et je sentis qu'il était temps de dire, en riant aussi :

— Et peut-être que ce grand jeune homme fou, je le connais, moi?

Elle me regarda vivement.

A ce moment, deux femmes entrèrent dans le magasin.

— Venez dans la cuisine, vous serez en paix, nous dit ma tante en poussant la porte.

Et comme Mlle de Galais refusait et voulait partir aussitôt, ma tante ajouta :

— M. de Galais est ici et parle avec Florentin, près du feu.

En entrant dans la cuisine, je vis un vieil homme au doux visage qui était assis à côté de Florentin devant deux verres de vin.

Florentin nous salua.

— François! me cria-t-il, je viens d'organiser une partie de campagne, au bord de la rivière pour jeudi prochain. Les hommes *chasseront*, et les jeunes danseront et se baigneront! . . . Mademoiselle, vous viendrez à cheval. C'est entendu avec M. de Galais. J'ai tout arrangé . . .

— Et, François! ajouta-t-il, tu pourras amener ton ami, M. Meaulnes . . . C'est bien Meaulnes qu'il s'appelle?

Mlle de Galais s'était levée, soudain devenue très pâle. Et, à ce moment précis, je me rappelai que Meaulnes, autrefois, dans le domaine étrange, lui avait dit son nom . . .

Le lendemain matin, le soleil se levait à peine, lorsque je partis en bicyclette pour aller retrouver mon ami Augustin à La Ferté-d'Angillon.

---

*partie de campagne*, petite fête à la campagne, avec jeux, promenades, etc.

*chasser*, sport qui consiste à poursuivre certains animaux dans la campagne pour les tuer

Je n'avais jamais fait de longue course à bicyclette, et c'est seulement à la fin de cette journée d'août que j'arrivai dans le village en question. Soudain, à l'idée de porter une si grave nouvelle, je perdis tout mon courage.

Pour *retarder* la rencontre avec Meaulnes, je me rappelai que ma tante Moinel habitait La Ferté-d'Angillon. Je la voyais très rarement, et je *mis du temps* à retrouver la petite place où se tenait sa maison.

Je l'appelai par la porte *entr'ouverte* et j'entendis un petit cri :

– Eh là! Mon Dieu!

Ma tante fut très surprise de me voir et, sans me poser de questions, elle me demanda de rester dîner. Elle avait perdu tous ses enfants et elle vivait seule dans cette triste petite maison, remplie de portraits et de vieux souvenirs. Son mari, mon oncle, était mort lui aussi depuis peu de temps, et elle ne s'était jamais habituée à la solitude.

Lorsque, le dîner fini, je fus couché dans la grande chambre de mon oncle, ma tante vint s'asseoir à la tête du lit. Soudain, de sa voix mystérieuse, elle se mit à me raconter une histoire :

– François, il faut que je te raconte à toi ce que je n'ai jamais dit à personne.

Et j'écoutai. Regardant droit devant soi, elle commença doucement, comme si elle se parlait à elle-même :

---

*retarder*, remettre à plus tard

*mettre du temps*, avoir besoin de beaucoup de temps

*entr'ouvert*, légèrement ouvert

— Je revenais d'une fête avec Moinel. C'était le premier mariage où nous allions tous les deux, depuis la mort de notre dernier enfant. Nous avions *loué* une voiture, et nous revenions sur la route vers sept heures du matin en plein hiver. Le soleil se levait. Il n'y avait absolument personne. Qu'est-ce que je vois tout d'un coup devant nous, sur la route? Un petit jeune homme arrêté, *beau comme le jour*, qui ne bougeait pas, qui nous regardait venir.

— Je prends le bras de Moinel. Je tremblais tant que je pouvais, car je croyais que c'était le Bon Dieu! Je lui dis :

— Regarde! C'est une *apparition*!

Il me répond tout bas, furieux :

— Je l'ai bien vu! Tais-toi donc, vieille folle.

Lorsque le cheval fut arrêté, nous entendîmes une voix douce, qui disait :

— Je ne suis pas un homme, je suis une jeune fille. J'ai pris la fuite et je *n'en peux plus*. Voulez-vous bien me prendre dans votre voiture, monsieur et madame?

Aussitôt nous l'avons fait monter. A peine assise, elle s'est endormie. Et devines-tu qui c'était? C'était la fiancée du jeune homme des Sablonnières, Frantz de Galais, chez qui nous étions invités aux noces.

---

*louer*, donner une somme d'argent pour pouvoir se servir d'une chose pendant un certain temps

*beau comme le jour*, expression voulant dire : très beau

*apparition*, le fait de paraître subitement; ici : apparition d'une personne morte, d'un fantôme

*n'en plus pouvoir*, ici : être très fatigué, à la limite de ses forces

– Mais il n'y a pas eu de noces, dis-je, puisque la jeune fille est partie!

– Eh bien, non, dit-elle. Il n'y a pas eu de noces. Et la jeune fille nous a expliqué pourquoi. Elle était pauvre et persuadée que tant de bonheur était impossible. Et lorsqu'enfin Frantz est venu la chercher, Valentine a pris peur. Pour ne pas être suivie, elle a mis des habits d'homme et s'est enfuie à pied sur la route de Paris.

– Son fiancé a reçu d'elle une lettre où elle lui déclarait qu'elle allait rejoindre un jeune homme qu'elle aimait. Et ce n'était pas vrai . . .

– Je suis plus heureuse de mon *sacrifice*, me disait-elle, que si j'étais sa femme. Mais le pauvre Frantz de Galais s'est tiré une balle de pistolet. On a vu le sang dans le bois, mais on n'a jamais retrouvé son corps.

– Et qu'avez-vous fait de cette malheureuse fille?

– Elle est restée chez nous une bonne partie de l'hiver. Elle cousait, elle nettoyait la maison. Mais, le soir, elle trouvait toujours un *prétexte* pour aller dans la cour ou dans le jardin, et on la découvrait là, debout, pleurant de tout son cœur.

– Au mois de mars, elle est partie pour Paris, mais elle ne nous a pas oubliés. Elle est couturière près de Notre-Dame; elle nous écrit encore pour nous demander si nous ne savons rien des Sablonnières. Pour qu'elle oublie, je lui ai répondu que le domaine était vendu, le jeune homme disparu pour toujours et la jeune fille

---

*sacrifice*, le fait d'abandonner volontairement une chose ou une idée

*prétexte*, raison fausse que l'on donne pour faire qc

mariée. Tout cela doit être vrai, je pense. Depuis ce temps, Valentine écrit bien moins souvent...

Soudain, ma tante s'arrêta, me regarda, et dit :

— Mais tout cela ne peut pas t'intéresser. Je te parle de gens que tu n'as pas connus. Dors maintenant.

Et *lâchement*, je ne répondis pas.

## Questions

1. Comment l'auteur fait-il la connaissance d'Yvonne de Galais?
2. Pourquoi M. Florentin organise-t-il une partie de campagne?
3. Pourquoi l'auteur n'ose-t-il pas annoncer à Meaulnes que celui-ci est invité?
4. Comment l'auteur apprend-il ce qu'est devenue la fiancée de Frantz de Galais?

---

*lâchement, sans courage*

Il faisait, le lendemain matin, quand j'arrivai dans la rue principale, un beau temps de vacances.

Augustin et sa mère habitaient l'ancienne maison d'école. Quand elle me vit, la mère de Meaulnes sourit :

– Vous arrivez à temps, dit-elle. Je prépare le départ d'Augustin. Le train part à cinq heures, et il est dans la grande salle. Montez, je vous prie.

Dès qu'il m'eut reconnu, Meaulnes se leva :

– Seurel! dit-il, d'un air étonné.

Il paraissait très troublé de me voir. Cependant, je lui racontais avec gaieté comment j'étais venu, où j'avais passé la nuit et que j'avais été très surpris de voir Mme Meaulnes préparer le départ de son fils.

– Ah! elle t'a dit? demanda-t-il.

– Oui. Ce n'est pas, je pense, pour un long voyage?

– Si, un très long voyage. J'ai essayé de vivre là-bas, à Paris, mais quand j'ai vu que tout était fini et qu'il ne valait plus même la peine de chercher le domaine perdu, je suis revenu. Mais un homme qui a connu une fois le *paradis*, comment pourrait-il s'habituer ensuite à la vie de tout le monde. Un jour, j'ai essayé, mais depuis ce jour-là, j'ai tellement de *remords* . . .

Assis sur une chaise, la tête basse, l'écoutant sans le regarder, je ne savais que penser de ces explications obscures.

*paradis*, endroit où l'on est toujours heureux  
*remords*, sentiment de regret

— Enfin, dis-je, Meaulnes, explique-toi mieux! Pourquoi ce long voyage? As-tu quelque faute à réparer? Une promesse à tenir?

— Eh bien, oui, répondit-il. Tu te souviens de cette promesse que j'avais faite à Frantz? . . .

— Ah! fis-je, *soulagé*, il ne s'agit que de cela?

— De cela. Et peut-être aussi d'une faute à réparer. Les deux en même temps . . .

Après un moment de silence, pendant lequel je décidai de commencer à parler et préparai mes mots, il poursuivit :

— Je ne crois qu'à une chose : bien sûr, j'aurais voulu revoir une fois Mlle de Galais, seulement la revoir. Mais, j'en suis persuadé maintenant, lorsque j'avais découvert le domaine sans nom, j'étais heureux et par un degré que je n'attendrai plus jamais. Dans la mort seulement, je retrouverai peut-être la beauté de ce temps-là.

— Et si je venais t'annoncer que tout espoir n'est pas perdu?

Il me regarda, puis rougit *intensément* :

— Que veux-tu dire? demanda-t-il tout bas.

Alors, sans m'arrêter, je racontai ce que je savais, ce que j'avais fait, et comment j'avais rencontré Yvonne de Galais qui m'envoyait vers lui.

Il était devenu très pâle.

---

*réparer (une faute)*, essayer de se faire pardonner par une bonne action

*soulagé*, se dit de qn à qui on a enlevé des soucis  
*intensément*, très fortement

Je lui racontai ensuite qu'une partie de campagne était organisée par mon oncle Florentin, que Mlle de Galais devait y venir à cheval et que lui-même était invité . . .

Mais il paraissait complètement affolé et ne répondit rien.

– Il faut tout de suite *décommander* ton voyage, dis-je avec *impatience*. Allons le dire à ta mère . . .

Et comme nous descendions tous les deux, il demanda :

– Cette partie de campagne? Il faut vraiment que j'y aille?

– Mais, voyons, répondis-je, bien sûr.

En bas, Augustin dit à sa mère que je déjeunerais avec eux, dînerais, coucherais là et que, le lendemain, lui-même louerait une bicyclette et me suivrait au Vieux-Nançay.

De cette partie de plaisir, je ne me rappelle que la profonde *mélancolie*. Ce jour-là, tout semblait si parfaitement préparé pour que nous soyons heureux, et nous l'avons été si peu! Meaulnes et Mlle de Galais se retrouvèrent avec *gravité*. Augustin ne cessait de rappeler la fête étrange, et les merveilles du passé. La jeune fille répétait que tout avait été vendu, que tout avait disparu de cette belle aventure . . .

---

*décommander*, ici : changer les plans qu'on a faits concernant qc  
*impatience*, sentiment d'irritation causé par la hâte de faire qc  
*mélancolie*, tristesse vague  
*gravité*, beaucoup de sérieux

Pourquoi le grand Meaulnes était-il là comme un étranger? D'où venait donc ce vide, cette distance, ce refus d'être heureux qu'il y avait en lui maintenant?

Mais le soir même, avec des *sanglots*, Meaulnes demanda en mariage Mlle de Galais.

Un jeudi, au début de février, après cinq mois de fiançailles, Meaulnes s'installa dans la petite maison des Sablonnières avec Yvonne de Galais, qui était sa femme depuis midi.

Quant à moi, j'avais été nommé, entretemps, instituteur au village de Saint-Benoist-des-Champs, qui était à trois quarts d'heure de marche des Sablonnières.

Sans vouloir l'avouer et sans savoir pourquoi, je suis rempli d'inquiétude. Le soir, quand je suis seul chez moi, je pense :

– Ils sont heureux, enfin. Meaulnes est là-bas, près d'elle.

Et savoir cela, en être sûr, suffit au bonheur du brave garçon que je suis.

---

*sanglot*, pleurs violents

## Questions

1. Quelle est la réaction de Meaulnes en revoyant l'auteur?
2. Pourquoi ne paraît-il pas heureux en apprenant qu'il va revoir Yvonne de Galais?
3. Comment la partie de campagne se passe-t-elle?
4. Pourquoi, après le mariage de Meaulnes, l'auteur est-il rempli d'inquiétude?

### 3

Mais un soir, quelques jours après le mariage, un événement vint détruire ce bonheur parfait.

Je me trouvais près des Sablonnières quand, soudain, j'entendis un appel, un signal que je reconnus : – Hou, ou! C'était le cri de Frantz, l'appel auquel il nous avait fait promettre, adolescents, de répondre, n'importe où et n'importe quand.

Je me dirigeai rapidement vers le bois d'où venait le cri, et j'appelai :

– Frantz! Ne craignez rien. C'est moi, Seurel. Je voudrais vous parler . . .

Un instant de silence, puis je distingue, entre les grands sapins derrière la maison, la silhouette du jeune homme qui s'approche. Il paraît couvert de *boue* et mal vêtu. Je vois maintenant sa figure maigre. Il semble avoir pleuré.

S'approchant de moi, il demande d'un ton *insolent* :

– Que voulez-vous?

– Et vous-même, Frantz, que faites-vous ici? Pourquoi venez-vous troubler ceux qui sont heureux? Qu'avez-vous à demander? Dites-le.

Ainsi interrogé directement, il rougit un peu, et répond seulement :

– Je suis malheureux, moi, je suis malheureux.

---

*boue*, terre mêlée à l'eau

*insolent*, qui manque de respect

Puis, la tête dans le bras, appuyé contre un arbre, il se met à sangloter.

J'attends que cette *crise* soit finie et je dis, en lui mettant la main sur l'épaule :

— Frantz, vous viendrez avec moi. Je vous mènerai auprès d'eux. Ils vous accueilleront comme un enfant perdu qu'on a retrouvé et tout sera fini.

Mais il ne voulait rien entendre. En larmes, d'une voix pleine de colère, il reprenait :

— Ainsi Meaulnes ne s'occupe plus de moi? Pourquoi ne répond-il pas quand je l'appelle? Pourquoi ne tient-il pas sa promesse?

— Voyons, Frantz, répondis-je. Le temps des *enfantillages* est passé. Ne troublez pas avec ces folies le bonheur de ceux que vous aimez, de votre sœur et d'Augustin Meaulnes.

— Mais lui seul peut me sauver, vous le savez bien. Lui seul est capable de retrouver la trace que je cherche. Voilà bientôt trois ans que je traverse toute la France sans résultat. Je n'avais plus confiance qu'en votre ami. Et voici qu'il ne répond plus. Il a retrouvé son amour, lui. Pourquoi, maintenant, ne pense-t-il pas à moi? Il faut qu'il se mette en route. Yvonne le laissera bien partir. Elle ne m'a jamais rien refusé.

Il me montrait un visage de vieux *gamin*, plein de boue et de larmes, et il me fit pitié.

— Si je vous promets, dis-je enfin, après avoir réfléchi,

---

*crise*, trouble soudain, qui ne dure pas longtemps  
*enfantillage*, geste et parole qui sont ceux d'un enfant  
*gamin*, enfant qui joue dans les rues

que dans quelques jours Meaulnes se mettra à chercher pour vous, rien que pour vous?

— Il réussira, n'est-ce pas? Vous en êtes sûr? me demanda-t-il en tremblant.

— Je le pense. Tout devient possible avec lui!

— Et comment le saurai-je? Qui me le dira?

— Vous reviendrez ici dans un an exactement, à cette même heure : vous trouverez la jeune fille que vous aimez.

Et, en disant ceci, je pensais non pas troubler les jeunes mariés, mais aller voir ma tante Moinel et essayer moi-même de trouver la jeune fille.

Peu après, entre les sapins, je vis disparaître sa silhouette grise.

Alors que je m'en allai vers les Sablonnières, je vis Meaulnes sortir lentement, silencieusement, de la maison, puis, soudain, s'enfuir à toute vitesse. Il avait l'air d'une bête affolée.

Je criai pour le retenir :

— Arrête! Frantz est là!

Il s'arrêta.

— Il est là! dit-il. Que veut-il?

— Il est malheureux, répondis-je. Il venait te demander de l'aide, pour retrouver la fille qu'il a perdue.

— Ah! fit-il, baissant la tête. Je m'en doutais bien. J'ai essayé d'oublier, mais je n'y suis pas arrivé. Mais où est-il? Raconte vite.

Je dis que Frantz venait de partir et que certainement on ne le rejoindrait plus maintenant. Ce fut pour

Meaulnes une grande déception. Il hésita, fit deux ou trois pas, s'arrêta. Je vis son chagrin. Je décidai donc de lui raconter ce que j'avais promis à Frantz. Je dis que je lui avais donné rendez-vous dans un an à la même place.

Augustin, si calme en général, était maintenant dans un état de nervosité extraordinaire :

— Ah! pourquoi avoir fait cela! dit-il. Mais oui, sans doute, je peux le sauver. Mais il faut que ce soit tout de suite. Il faut que je le voie, que je lui parle, qu'il me pardonne et que je répare tout . . . Autrement, je ne peux plus me présenter là-bas . . .

Et il se tourna vers la maison des Sablonnières.

— Ainsi, dis-je, pour une promesse *enfantine* que tu lui as faite, tu es en train de détruire ton bonheur.

— Ah! s'il n'y avait que cette promesse, soupirait-il.

Et ainsi, je compris qu'autre chose liait les deux jeunes hommes, mais sans pouvoir deviner quoi.

Soudain, une figure affolée se dressa entre nous. C'était Mlle de Galais. Elle avait dû courir, car elle avait le visage baigné de *sueur*. Elle avait dû tomber et se blesser, car du sang coulait au-dessus de l'œil droit. Mais quand elle eut compris que Meaulnes était bien là, qu'il ne l'abandonnerait pas, alors elle passa son bras sous le sien, puis elle ne put s'empêcher de rire au milieu de ses larmes comme un petit enfant. Ils ne dirent rien ni l'un ni l'autre. Doucement, Meaulnes essuya avec son mouchoir le sang qui tachait ses cheveux.

---

*enfantin*, qui est celui d'un enfant

*sueur*, liquide qui apparaît sur le corps après un effort

— Il faut rentrer, maintenant, dit-il.  
Et je les laissai retourner tous les deux dans le grand  
vent du soir d'hiver.

## Questions

1. Quel est l'événement qui bouleverse ce roman d'amour?
2. Pourquoi Frantz ne veut-il pas que Meaulnes et Yvonne soient heureux?

Le lendemain, après l'école, je repris le chemin des Sablonnières. La nuit tombait quand j'arrivai dans l'allée de sapins qui menait à la maison. Tous les volets étaient déjà fermés. Je restai longtemps à attendre, dans l'espoir de voir sortir quelqu'un de la maison, mais personne ne vint. Et je rentrai chez moi, troublé par les pensées les plus sombres.

Le lendemain samedi, mêmes inquiétudes. Le soir, je pris ma pèlerine et un morceau de pain pour manger en route, et j'arrivai, quand la nuit tombait déjà, pour trouver tout fermé aux Sablonnières, comme la veille. Un peu de lumière au premier étage; mais aucun bruit; pas un mouvement.

C'est le dimanche seulement que j'osai sonner à la porte, et je ne fus qu'à demi surpris, lorsque je vis paraître M. de Galais. Il m'expliqua à voix basse qu'Yvonne était au lit, avec une fièvre violente. Meaulnes avait dû partir dès vendredi matin pour un long voyage. On ne savait quand il reviendrait . . .

Le vieil homme parut très triste et ne me demanda même pas d'entrer. *Le cœur serré*, je retournaï chez moi.

Chaque jeudi et chaque dimanche, je vins demander des nouvelles d'Yvonne de Galais, jusqu'au soir où elle me fit prier d'entrer. Je la trouvai assise auprès du

---

*le cœur serré* (*avoir*), avoir la sensation de ne pouvoir respirer

feu, dans le salon dont la grande fenêtre basse *donnait sur les bois*.

Elle paraissait très faible et *fiévreuse* et parlait peu. Je n'ai pas gardé le souvenir de ce que nous avons dit. Je me rappelle seulement que je finis par demander avec hésitation quand Meaulnes serait de retour.

— Je ne sais pas quand il reviendra, répondit-elle vivement.

Elle avait des yeux suppliants, et je ne demandai rien de plus.

Des semaines, des mois passèrent. Souvent, je revins la voir. Souvent je causai avec elle auprès du feu, souvent je l'emmennai en promenade. J'étais devenu son compagnon fidèle — compagnon d'une attente dont nous ne parlions pas.

Le mois d'août, époque des vacances, m'éloigna des Sablonnières et de la jeune femme. Je dus aller passer à Sainte-Agathe mes deux mois de vacances. Je revis la grande cour, la classe vide . . . Tout me parlait du grand Meaulnes, tout était rempli des souvenirs de notre adolescence déjà finie.

Il y avait cependant une nouvelle heureuse que j'annonçai à Millie, lorsqu'elle m'interrogea sur la *nouvelle mariée*. J'avais peur des questions qu'elle allait me poser, et je *coupai court*, en annonçant que la jeune

---

*donner sur*, qui est du côté de; ouvrir sur  
fiévreux, état d'un malade qui semble avoir très chaud  
nouveau marié, personne qui est mariée depuis peu de temps  
*couper court*, arrêter la conversation

femme de mon ami Meaulnes serait mère au mois d'octobre.

Je me rappelle encore le jour où Yvonne de Galais m'avait fait comprendre cette grande nouvelle. Il y avait eu un silence, puis, sans penser au drame que je remuais, j'avais dit :

– Vous devez être bien heureuse?

Mais elle avait répondu avec un beau sourire de bonheur :

– Oui, bien heureuse.

## Questions

1. Que s'est-il passé aux Sablonnières?
2. Pourquoi Meaulnes quitte-t-il sa femme?
3. Comment l'auteur devient-il le fidèle ami d'Yvonne de Galais?
4. Quelle est l'heureuse nouvelle que l'auteur annonce à sa mère?

## 5

Deux jours avant la *rentrée des classes*, une femme du domaine entra dans la cour de l'école, où j'étais occupé à couper du bois pour l'hiver. Elle venait m'annoncer qu'une petite fille était née aux Sablonnières. L'*accouchement* avait été difficile. La petite fille avait la tête blessée et criait beaucoup, mais elle paraissait bien en vie. Yvonne de Galais avait beaucoup souffert, mais elle avait résisté avec un courage extraordinaire.

Je laissai là mon travail et suivis la femme jusqu'aux Sablonnières. Je n'étais jamais entré dans une maison où venait de naître le jour même un petit enfant. Je découvris là comme un monde ignoré. Je me sentais le cœur rempli d'une joie étrange que je ne connaissais pas.

M. de Galais me reçut à la porte, le visage fatigué, mais heureux. Il ouvrit doucement la porte de la chambre de la jeune femme. Elle ne dormait pas.

— Vous pouvez entrer, dit-il.

Elle était couchée, le visage fiévreux, au milieu de ses cheveux blonds *décoiffés*. Elle me tendit la main en souriant. Je lui fis compliment de sa fille.

— Oui, mais elle est blessée, dit-elle d'une voix faible.

Il fallut bientôt partir pour ne pas la fatiguer.

Le lendemain dimanche, dans l'après-midi, j'arrivai

---

*rentrée des classes*, moment où l'école recommence après les vacances

*accouchement*, le fait de mettre au monde un enfant *décoiffé*, qui n'est pas bien arrangé

joyeux aux Sablonnières, quand je vis un mot fixé à la porte disant :

Prière de ne pas sonner.

Je ne devinai pas de quoi il s'agissait. Je frappai assez fort. J'entendis dans l'intérieur des pas et quelqu'un que je ne connaissais pas – et qui était le médecin du village – m'ouvrit :

– Eh bien, que se passe-t-il? fis-je vivement.  
– Chut! chut! me répondit-il tout bas, l'air fâché. La petite fille a failli mourir cette nuit, et la mère est très mal.

M. de Galais arriva, affreusement vieilli en deux jours, tremblant et désespéré. Il m'emmena dans la chambre sans trop savoir ce qu'il faisait.

– Il faut, me dit-il, qu'elle ne sache rien de son état. Il faut lui persuader que cela va bien.

La figure rouge de fièvre, Yvonne de Galais se défendant contre la mort. Elle ne pouvait parler, mais elle me tendit sa main brûlante, avec tant d'amitié que je faillis éclater en sanglots. Elle voulut faire encore un effort pour me dire quelque chose, me demander je ne sais quoi; elle tourna les yeux vers moi, puis vers la fenêtre, comme pour me faire signe d'aller dehors chercher quelqu'un . . .

Mais alors une crise d'*étouffement* la saisit; le médecin arriva, ainsi que M. de Galais, qui criait d'une voix tremblante :

---

*étouffement*, fait de ne pouvoir respirer

— N'aie pas peur Yvonne. Ce ne sera rien. Tu n'as pas besoin d'avoir peur!

Et, comme je n'étais utile à rien, je me décidai à partir. Sans doute, aurais-je pu rester un instant encore; et à cette pensée j'éprouve maintenant un terrible regret.

Le lendemain matin à sept heures, lorsque j'arrivai à l'école, le plus grand des élèves vint m'apprendre que la jeune dame des Sablonnières était morte.

Tout se mêle pour moi dans cette douleur. Il me semble maintenant que jamais plus je n'aurai le courage de recommençer la classe. Les vacances sont finies, le monde est vide, puisqu'elle est morte.

Je dis aux enfants qu'il n'y aurait pas de classe ce matin, et ils s'en vont, par petits groupes, porter cette nouvelle aux autres, à travers la campagne. Quant à moi, je prends mon chapeau noir, et je m'en vais, le désespoir au cœur, vers les Sablonnières.

. . . Me voici devant la maison que nous avions tant cherchée il y a trois ans! C'est dans cette maison qu'Yvonne de Galais, la femme d'Augustin Meaulnes, est morte hier soir. Yvonne de Galais, la princesse et l'amour mystérieux de notre adolescence. Yvonne de Galais, jeune femme tant cherchée — tant aimée . . .

## Questions

1. Comment se passe la naissance de l'enfant?
2. Quelle est la réaction de l'auteur devant la mort d'Yvonne de Galais?

Dans la maison pleine de tristes souvenirs, où des femmes s'occupaient du tout petit enfant malade, le vieux M. de Galais mourut en paix aux premiers jours froids de l'hiver dans un silence absolu. Comme il n'avait plus depuis longtemps ni parents ni amis dans cette région, il me fit par testament son *légataire universel* jusqu'au retour de Meaulnes, s'il revenait jamais . . .

J'habitai alors aux Sablonnières et n'allai plus à Saint-Benoist que pour y faire la classe.

Un jour, je trouvai au grenier une vieille petite valise longue et basse, qui avait appartenu à Augustin lorsqu'il était écolier. Je l'ouvris et vis qu'elle était pleine de livres et de cahiers de Sainte-Agathe.

Il y avait aussi un cahier qui portait son nom. Je l'ouvris et compris, dès la première ligne qu'il pouvait y avoir là des *renseignements* sur sa vie passée à Paris. C'était le *journal* d'Augustin.

Je descendis dans la salle à manger pour le parcourir, à la lumière du jour, et c'est alors que je lus ces lignes qui m'expliquèrent tant de choses et dont voici la copie :

«Je suis passé une fois encore sous sa fenêtre. Yvonne de Galais l'ouvrirait-elle que je n'aurais rien à lui dire

*légataire universel*, celui qui reçoit tous les biens après la mort de qn

*renseignement*, chose à apprendre

*journal*, cahier où l'on écrit ce qu'on a fait dans la journée

puisque'elle est mariée. Que faire maintenant? Comment vivre?

Samedi 13 février. – J'ai rencontré, sur le *quai*, cette jeune fille qui m'avait parlé de la famille de Galais au mois de juin, et qui attendait comme moi devant la maison fermée. Je lui ai parlé, tandis qu'elle marchait. D'une voix brève, elle m'a dit :

– Vous m'amusez beaucoup. Vous me rappelez un jeune homme qui me *faisait la cour*, autrefois, à Bourges. Il était même mon fiancé . . .

Soudain, elle s'est approchée de moi, et m'a demandé de l'emmener le soir au théâtre avec sa sœur.

J'ai accepté et, après le théâtre, j'ai voulu les reconduire chez elles, mais elles n'ont pas voulu me donner leur adresse. Je les ai suivies aussi longtemps que j'ai pu. Je sais qu'elles habitent une petite rue près de Notre-Dame. Mais à quel numéro? . . .

En se cachant de sa sœur, Valentine m'a donné *rendez-vous* pour jeudi, à quatre heures, devant le même théâtre où nous sommes allés.

– Si je n'étais pas là jeudi, a-t-elle dit, revenez vendredi à la même heure, puis samedi, puis tous les jours.

Jeudi 18 février – devant le théâtre. – Après un quart d'heure d'attente je suis certain qu'elle ne viendra pas.

---

*quai*, les bords d'un fleuve; ici : de la Seine

*faire la cour* (*à une femme*), tout ce que fait un homme pour montrer son amour à une femme

*rendez-vous*, décision de se rendre à une heure et à un endroit fixes

J'attends jusqu'à la tombée de la nuit. Désespoir - fatigue. Je n'ai qu'une seule pensée : demain. Demain à la même heure, en ce même endroit, je reviendrai l'attendre.

Vendredi soir. - J'avais pensé écrire à la suite : «Je ne l'ai pas revue.» Et tout aurait été fini.

Mais en arrivant ce soir, à quatre heures, au coin du théâtre : la voici. Fine et grave, avec un air à la fois douloureux et *malicieux*.

C'est pour me dire qu'elle veut me quitter tout de suite, qu'elle *ne viendra plus* . . .

Et pourtant, à la tombée de la nuit, nous voici encore tous les deux marchant lentement l'un près de l'autre. Elle me raconte son histoire mais d'une façon si enveloppée que je comprends mal. Elle parle beaucoup de son fiancé, sûrement pour que je ne m'attache point à elle.

- J'ai désespéré mon fiancé. Je l'ai abandonné parce qu'il m'admirait trop. Or, je suis pleine de défauts. Nous aurions été très malheureux.

A chaque instant, je la surprends en train de se faire plus mauvaise qu'elle n'est.

Une fois, elle me dit, brusquement, tristement :

- Enfin, qu'est-ce que vous voulez? Est-ce que vous m'aimez, vous aussi? Vous aussi, vous allez me demander ma main? . . .

---

*malicieux*, qui aime rire, qui fait, par plaisir, des choses un peu méchantes

J'ai *balbutié*. Je ne sais pas ce que j'ai répondu. Peut-être ai-je dit : «Oui».

Il y avait une interruption dans le journal, pendant laquelle Meaulnes avait dû cesser de voir Valentine, repris par le désir de chercher encore la trace de son amour perdu. Ensuite, il avait noté des souvenirs sur un séjour qu'ils avaient fait tous les deux à la campagne chez des amis. Afin d'éviter les commentaires, Meaulnes avait décidé de présenter Valentine comme sa femme. Valentine jouait le rôle de la nouvelle mariée *timide*, et Meaulnes, de temps à autre, était obligé de dire :

— Ma femme, Valentine, ma femme . . .

Mais chaque fois, en prononçant tout bas ce mot devant ces paysans inconnus, il avait l'impression de *commettre* une faute.

Un soir, après le dîner, dans leur chambre, Valentine sortit de sa poche un petit paquet de lettres qu'elle lui tendit en lui demandant de les brûler. C'était les lettres de son fiancé.

Ah! tout de suite, il reconnut la fine *écriture*. Comment n'y avait-il jamais pensé plus tôt! C'était l'écriture de Frantz, le bohémien, qu'il avait vue jadis sur la lettre désespérée laissée dans la chambre du domaine . . .

« . . . Ah! vous avez perdu le petit cœur, Valentine. Que va-t-il nous arriver? . . . »

Meaulnes lisait, à demi *aveuglé* de regret et de colère.

---

*balbutier*, prononcer mal, avec hésitation

*timide*, qui manque d'assurance

*commettre*, faire

*écriture*, manière d'écrire

*aveuglé*, qui ne peut pas voir

Valentine, inquiète de le voir ainsi, regarda où il en était dans sa lecture.



– Le petit cœur, expliqua-t-elle très vite, c'était un *bijou* qu'il m'avait donné en me faisant jurer de le garder toujours. C'étaient une de ses idées folles.

Mais Meaulnes était devenu rouge de colère.

– Folles! dit-il en mettant les lettres dans sa poche. Pourquoi n'avoir jamais voulu croire en lui? Je l'ai connu, c'était le garçon le plus merveilleux du monde!

– Vous l'avez connu, dit-elle émue, vous avez connu Frantz de Galais?

– C'était mon meilleur ami, c'était mon frère d'aventures, et voilà que je lui ai pris sa fiancée! Ah! quel mal vous lui avez fait, vous qui n'avez voulu croire à rien. Allez-vous-en. Laissez-moi.

– Eh bien, s'il en est ainsi, dit-elle, le visage rouge d'émotion, pleurant à demi, je partirai. Je rentrerai à Bourges, chez nous, avec ma sœur. Et si vous ne revenez pas me chercher – vous savez que mon père est trop pauvre pour me garder – eh bien, je repartirai pour Paris, je deviendrai certainement une fille perdue, moi qui n'ai plus de travail . . .

Et elle fit sa valise et partit prendre le train pour Bourges, tandis que Meaulnes, sans même la regarder partir, marchait de long en large dans la chambre.

Le journal s'interrompit de nouveau. Il ne reprenait que le 25 août, jour où Meaulnes avait décidé de partir à la *recherche* de la maison de Valentine Blondeau à Bourges. Il la trouva enfin et parla à la mère de Valentine qui lui apprit que Valentine et sa sœur étaient reparties pour Paris sans laisser d'adresse.

Pour Meaulnes, désespéré, n'existant plus à ce moment qu'un seul amour, et l'unique jeune fille qu'il aurait dû protéger, était justement celle qu'il venait d'envoyer à sa perte . . .

Quelques lignes mal écrites du journal m'apprirent encore que Meaulnes avait décidé de tout faire pour retrouver Valentine. Mais son projet avait été troublé par mon arrivée à La Ferté-d'Angillon, lorsque j'étais venu lui annoncer la grande nouvelle qu'il n'attendait plus . . .

Puis, le remords avait commencé, et sur les dernières pages du cahier, Meaulnes avait encore *griffonné* quelques mots à la hâte, à l'*aube*, avant de quitter, avec sa permission – mais pour toujours – Yvonne de Galais, son épouse :

– Je pars. Il faudra que je trouve la trace du bohémien qui est venu hier près de la maison. Je ne reviendrai près d'Yvonne que si je peux ramener avec moi Frantz et Valentine mariés.

– Ce *manuscrit*, que j'avais commencé comme un

---

*recherche*, effort que l'on fait pour trouver une personne ou une chose perdue

*griffonner*, écrire en vitesse

*aube*, lever du jour

*manuscrit*, texte écrit à la main

journal secret et qui est devenu ma *confession*, sera, si je ne reviens pas, la propriété de mon ami François Seurel.»

## Questions

1. Pourquoi l'auteur s'installe-t-il aux Sablonnières?
2. Que découvre-t-il un jour dans cette maison?
3. Comment Meaulnes a-t-il rencontré Valentine?
4. Comment Valentine se conduit-elle avec lui?
5. Pourquoi Meaulnes finit-il par la renvoyer?
6. Pourquoi Meaulnes a-t-il des remords vis-à-vis de Frantz de Galais?

---

*confession*, le fait d'avouer ouvertement une faute que l'on a commise

Le temps passa. Je perdis l'espoir de revoir jamais mon compagnon, et de tristes jours passèrent dans la maison vide. Frantz ne vint pas au rendez-vous que je lui avais fixé, et d'ailleurs ma tante Moinel ne savait plus depuis longtemps où habitait Valentine.

La seule joie des Sablonnières, ce fut bientôt la petite fille qu'on avait pu sauver. Lorsque je la tenais dans mes bras, elle riait aux éclats, comme si elle voulait faire disparaître le *chagrin* qui pesait sur la maison depuis sa naissance. Je me disais parfois :

– Sans doute, malgré ce drame, sera-t-elle un peu mon enfant.

Mais une fois encore le *destin* en décida autrement.

Un dimanche matin de la fin de septembre, je m'étais levé de très bonne heure pour aller *pêcher*. J'étais dans la cour, prêt à partir, quand soudain j'entendis la grille s'ouvrir.

L'homme qui entrait m'était inconnu. Il avait une *barbe* et était habillé comme un chasseur. Il se dirigea vers la porte d'entrée, puis, hésitant, se tourna vers moi. Et c'est alors seulement que je reconnus le grand Meaulnes.

Un long moment je restai là, affolé, désespéré, repris

*chagrin*, tristesse

*destin*, tout ce qui arrive et doit arriver à qn

*pêcher*, prendre des poissons dans l'eau

*barbe*, poils qui poussent sur le menton d'un homme

soudain par toute la douleur qu'avait réveillée son retour.

Alors, je m'avançai vers lui et, sans rien dire, je l'embrassai en sanglotant. Tout de suite, il comprit :

— Ah! dit-il d'une voix brève, elle est morte, n'est-ce pas?

Et il resta là, debout, sans bouger. Je le pris par le bras et doucement je l'entraînai vers la maison. Tout de suite, pour que le plus dur soit passé, je le fis monter dans la chambre de la morte. Il tomba à genoux devant le lit et, longtemps, resta la tête cachée dans ses deux bras.

Il se releva enfin, tremblant, le regard fou. Et, toujours le tenant par le bras, j'ouvris la porte de la chambre de la petite fille. Celle-ci s'était réveillée toute seule, et était assise dans son *berceau*. On voyait juste sa petite tête étonnée, tournée vers nous.

— Voici ta fille, dis-je.

Il eut un *sursaut* et me regarda.

Puis il la prit dans ses bras. Il ne put pas bien la voir, parce qu'il pleurait. En la serrant contre lui, il me dit :

— Je les ai ramenés, Frantz et Valentine. Tu iras les voir dans leur maison.

Et je m'éloignai discrètement, pour ne pas troubler l'émotion du père qui tenait toujours serrée son enfant contre lui. Je comprenais que la petite fille avait enfin trouvé le compagnon qu'elle attendait obscurément. La

---

*berceau*, lit d'enfant

*sursaut*, mouvement brusque causé par une émotion violente

seule joie que m'avait laissée le grand Meaulnes, je sentais bien qu'il était revenu pour me la prendre.

## Questions

1. Quel est l'événement qui vient rompre le bonheur de l'auteur?
2. Pourquoi le retour de Meaulnes est-il si émouvant?
3. Que pensez-vous du caractère de l'auteur?

TITRES DEJA PARUS:

- Alphonse Daudet: Lettres de mon moulin (A)  
Maurice Druon: Tistou - Les pouces verts (A)  
Anatole France: Le livre de mon ami (A)  
Julien Green: Christine - Léviathan (A)  
Jules Renard: Poil de carotte (A)  
Georges Simenon: La rue aux trois poussins (A)  
Jules Supervielle: Le voleur d'enfants (A)  
Alain-Fournier: Le grand Meaulnes (B)  
Arthur Bernède: Belphégor (B)  
David Bisson: L'enfant derrière la porte (B)  
Janine Boissard: L'esprit de famille (B)  
Pierre Boulle: La planète des singes (B)  
Évelyne Brisou-Pellen: Un si terrible secret (B)  
Marie Cardinal: La clé sur la porte (B)  
Jean Cocteau: Les enfants terribles (B)  
Marguerite Duras: Hiroshima mon amour (B)  
Gudule: La vie à reculons (B)  
Maurice Leblanc: Arsène Lupin gentleman-cambrioleur (B)  
Raymond Radiguet: Le diable au corps (B)  
Christiane Rochefort: Les petits enfants du siècle (B)  
Georges Simenon: Enigmes (B)  
Georges Simenon: Maigret et le clochard (B)  
Georges Simenon: Maigret et le fantôme (B)  
Jules Verne: Le tour du monde en 80 jours (B)  
Marie Cardinal: La souricière (C)  
Régine Deforges: La bicyclette bleue (C)  
Alexandre Dumas: Les trois mousquetaires (C)  
Romain Gary (Emile Ajar): La vie devant soi (C)  
Guy de Maupassant: Contes du jour et de la nuit (C)  
Marcel Pagnol: Le château de ma mère (C)  
Marcel Pagnol: Jean de Florette (C)  
Marcel Pagnol: Manon des sources (C)  
Suzanne Prou: Les amis de Monsieur Paul (C)  
Françoise Sagan: Musiques de scènes (C)  
Jean-Paul Sartre: Le mur (C)  
Henri Troyat: La tête sur les épaules (C)  
Jules Verne: De la terre à la lune (C)  
Emile Zola: Trois nouvelles (C)  
Honoré de Balzac: Le père Goriot (D)  
Henri Charrière: Papillon (D)  
Guy de Maupassant: Mon oncle Jules et autres nouvelles (D)  
Boris Vian: L'écume des jours (D)

Pour cause de copyright quelques-uns des titres susmentionnés ne sont pas en vente dans tous les pays participants. Prière de consulter le catalogue de votre éditeur local.

Le grand Meaulnes, un jeune homme de dix-sept ans, est allé, sans permission, chercher les beaux-parents de l'instituteur à la gare. En route, il se perd et entre dans un vieux château abandonné pour dormir. Là, il est mêlé dans les préparations d'une fête de fiançailles pour Frantz de Galais, le fils du château. Le grand Meaulnes rencontre une jeune fille, Yvonne de Galais, et tombe follement amoureux d'elle. Elle part, car la fête est annulée à cause de la disparition de la fiancée de Frantz.

Après le retour quatre jours plus tard, le grand Meaulnes ne sait ni le nom du château ni le chemin pour y aller. Est-ce un rêve, ou est-ce la réalité? Le grand Meaulnes, retrouve-t-il Yvonne? Et Frantz, revoit-il sa fiancée?

Edition abrégée et simplifiée.

Danemark: ASCHEHOUG/ALINEA

ISBN 87-23-90322-8

Brésil: SBS

Espagne: ARCOBALENO

Australie: HEINEMANN

Italie: LOESCHER EDITORE

Grèce: KOSMOS FLORAS BOOKSHOPS

États-Unis: EMC CORP. · ISBN 0-88436-110-1

Norvège: GYLDENDAL NORSK FORLAG

ISBN 82-05-07659-6

Suède: LIBER

Hollande: WOLTERS/NOORDHOFF

ISBN 90.01.27527.3

Royaume Uni: EUROPEAN SCHOOLBOOKS

PUBLISHING LTD. · ISBN 0 85048 592 4

Japon: ITALIA SHOBO

Pologne: WYDAWNICTWO LEKTORKLETT

Hongrie: KLETT KIADÓ KFT.

République Tchèque: EGMONT C.R.

Turquie: NÜANS KİTAPÇILIK

Slovénie: DZS, INC.

Slovaquie: EUROBOOKS

Allemagne: ERNST KLETT VERLAG

ISBN 3-12-599350-4

## EASY READERS paraît en 4 séries:

**A** fondée sur un vocabulaire de 600 mots

**B** fondée sur un vocabulaire de 1200 mots

**C** fondée sur un vocabulaire de 1800 mots

**D** fondée sur un vocabulaire de 2500 mots



LECTURES FACILES  
EASY READERS  
ER